

530 P42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

13 DEC 1937

vendredi 10 décembre 1937
dix-septième année, n° 38

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Les souvenirs du général Messimy
Le secret de la Russie
Léocadie félicite un chanoine honoraire
En quelques lignes...
Dom Guéranger
Dans les monastères russes de Finlande
Réarmement réel
Les manifestations estudiantines de Vienne
Dom Guéranger
L'Albanie
Lectures

Bernard de VAULX
Comte SOLTYKOFF
Omer ENGLEBERT
* * *
Louis DIMIER
Camille MELLOU
Hilaire BELLOC
Dr O. FORST de BATTAGLIA
* * *
Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Comptes-chèques postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES : ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Auine.

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4.

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

POUVEZ-VOUS DESIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DESIRER LA NOUVELLE

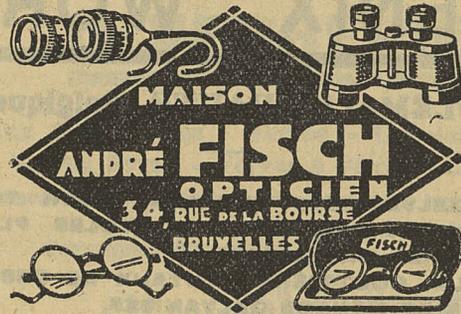
SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury
Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES
Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
[très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9
Registre du Commerce de Bruxelles : 836 Compte Chèques Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

—OU—

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

ET ” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

RAFFINERIES A VAPEUR

d'Huiles et Graisses pour l'Industrie,
la Marine et l'Automobile

FABRIQUE DE GRAISSES

consistantes
et vaselines

Huileries des Flandres

L. HOERÉE-VAN WAMBEKE

Rue du Fort
AUDENAERDE

TÉLÉPHONE 133

Reg. du Comm. Audenaerde 94

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISEES ONDULEES POUR TOITURES
TOLES GALVANISEES PLANES. TOLES PLOMBEES
FEUILLARDS GALVANISES.
CHENEAUX, GOUTTIERES, TUYAUX DE DESCENTE,
ARTICLES DE MENAGE GALVANISES,
ARTICLES DE MENAGE EMAILLÉS.

1117

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.84

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer,
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

MANUFACTURE DE TREILLIS ET TOILES MÉTALLIQUES

Société Anonyme.

PLOMBIÈRES (LIÈGE)

Téléphone : MONTZEN N° 16

TOILES MÉTALLIQUES en tous métaux de tous numéros et
forces de fils. Toiles moustiquaires en cuivre rouge, laiton
et fils galvanisés. — GRILLAGES MÉTALLIQUES EN FILS
ONDULÉS en toutes grandeurs de mailles et forces de fils.
TREILLIS SIMPLE TORSION en fils galvanisés pour clôtures
et en cuivre pour protection de vitraux, etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 2.

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928

Compte Ch. Post: 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Sté A^{me} DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réaliste à l'air
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Rockem, 69, MARCKE-LEZ-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012

Reg. du Comm., Courtrai

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

**Fabrication d'ammoniaque synthétique
suivant les procédés G. Claude**

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide
nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfu-
reux et dérivés.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de
potasse pour explosifs.**

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammo-
niaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — ni-
trate de soude — nitrate de chaux ammoniacal —
calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et
725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % —
hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique
— trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à
mouler.

Fongicides.- Herbicides.- Insecticides.

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^r C^r Havrenne frères

Verriers-Gobeliers—JUMET

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles

Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand

Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix

Tél. 117

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés,
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb — Sulfate de zinc — Oadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BETON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pleux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :

BRUXELLES

31, avenue du Boulevard

Adresse privée :

GAND

5, plaine St-Pierre

Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.**
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
Baignoires,
Distributeur, etc.
MÉTAUX
Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré
Adm. Délégué : Armand Soucy
6, boulevard Charles-Quint, MONS
Téléphones 427-1427

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 O. C. P. 47127

R. & A. Meirschaert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)
Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Portes KOLHO
en bouleau de Finlande.
Construction inégalee, modèles variés à l'infini.
Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.
KOHLO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.
FAUTEUILS Z BREVETÉS
spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au
COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers
Téléphone : 231.55.

**BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES ————— CHÊNES**

MAISON

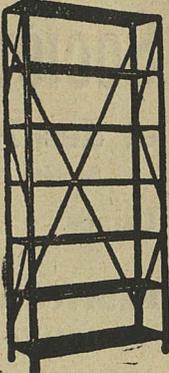
DAPSENS-SOYER
Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE
T O U R N A I
Téléphone : 109.57 Reg. du Commerce Tournai 408

Maison H.-E. LONGINI

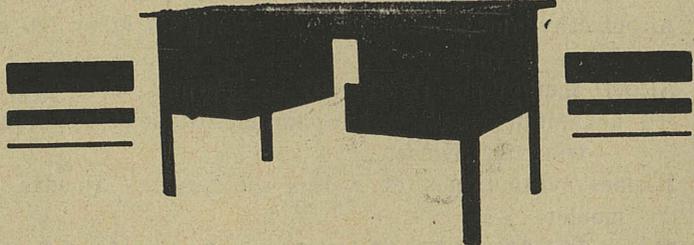
22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier
Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



DEMY
MEUBLE et DÉCORE
EN
ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION ATELIERS-BUREAUX
Rue Méan, 23, Liège Val-St-Lambert
Téi. 274.97 Téi. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

Le quotidien catholique des temps nouveaux
LE VINGTIÈME SIÈCLE

Ses 3 Suppléments

- Le Vingtième artistique et littéraire
- Votre Vingtième, Madame
- Le Petit Vingtième

Un journal jeune, à la page
bien illustré

ABONNEMENTS :

1 an : 95 francs. — 3 mois : 25 francs; Ch. post. 266

BRUXELLES : 11, boulevard Bischoffsheim

Ses pages spéciales

Sa publicité qui rend

DEMANDEZ-NOUS L'ESSAI GRATUIT DE 15 JOURS POUR VOS AMIS

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.
LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

Radiobell

“ 538 ”

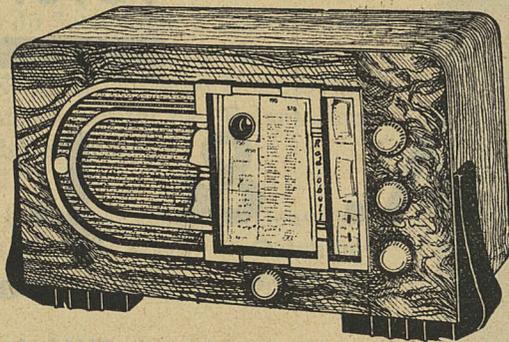
PRIX :

Altern.

2.390 frs

Universel

2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

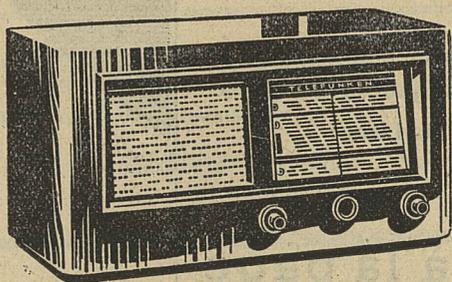
L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
“ TUNOGRAPH ”

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

**CES NOUVEAUX
TELEFUNKEN**
SONT VRAIMENT LES
«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distortion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.



TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

CARRIERES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“**MARCHAUX**” Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES Iez-ATH**

**PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkergem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).

WARNANT-BIOULX (Bleu belge).

VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).

Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem (Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc..

LE PEINTRE SE RÉPÊTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des
Siècles

Établissements Lavenne Frères

DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-LIÈGE

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

N'attendez pas l'hiver pour faire
SUPERHERMITISER
vos portes et fenêtres



Suppression totale des courants
d'air et économie de 30 % sur le
chauffage. Garanti 10 ans de bon
fonctionnement.

SUPERHERMIT

59, rue de l'Orient, 59
Bruxelles - Tél. 48.22.84

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

20.000 MÈTRES CARRÉS d'Ateliers et de Chantiers

TELLE EST AUJOURD'HUI L'IMPOR-
TANCE DES USINES DU LIÉNAUX, A
COUVIN, QUI, INDÉPENDAMMENT
DES RAQUETTES, SKIS ET KAYAKS,
FABRIQUENT TOUS LES

Articles de boissellerie

(FAUTEUILS PLIANTS, CHAISES, POR-
TE MANTEAUX, USTENSILES, ETC.)
ET SONT DANS CE DOMAINE LA PLUS
VASTE EXPLOITATION DU PAYS.
LA QUALITÉ DE LEUR BOIS, LEUR
OUTILLAGE MODERNE ET LEUR PER-
SONNEL SPÉCIALISÉ ASSURENT A
TOUTE LEUR PRODUCTION UNE
SUPÉRIORITÉ RÉPUTÉE.

BOIS CHOISI, TRAVAIL SOIGNÉ, ONT
VALU LA PREMIÈRE PLACE AUX

Usines du Liénaux, à Couvin (BELGIQUE)

Ateliers CHAUVIER

Boulevard Emile de Laveleye, 205 - LIÈGE

Tél. 110.54 — Registre du Commerce 8364

Spécialité de Pompes à très haut rende-
ment - - Pompes pour tous liquides
Pompes à Air et à Gaz - - Pompes à
vide pour l'Industrie et les Laboratoires

ÉTUDES D'INSTALLATIONS

Les meilleures références - Exposit. Intern. Liège 1930 - Médaille d'Or

Appareils Sanitaires

EN GROS

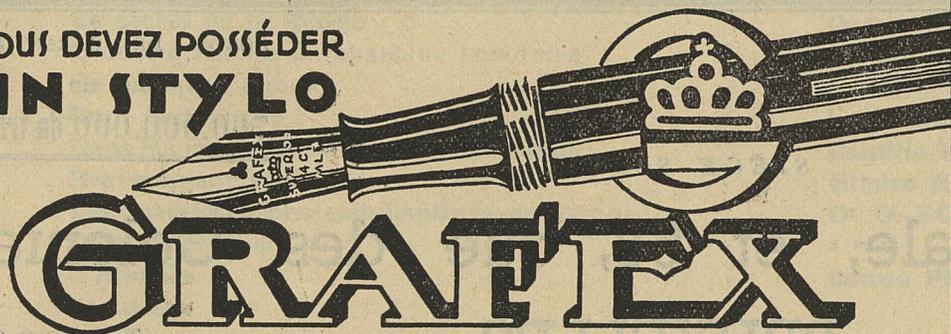
R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



GRAFEX
RÉSERVOIR DE SATISFACTION
FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE
GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros: E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.



LA PREMIÈRE

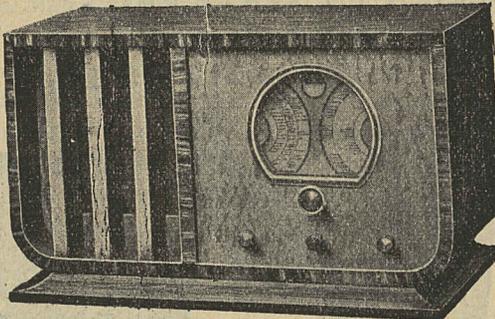
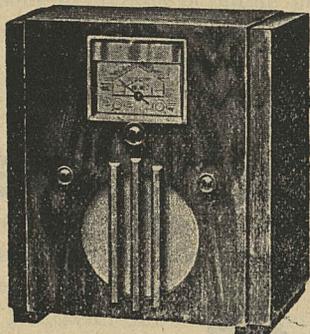
DES MARQUES BELGES

**A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ**

**A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX**

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.68.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

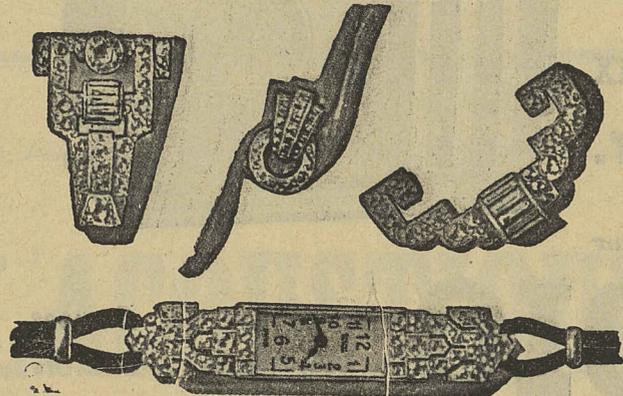
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

Ouvrez la voie

à la Fortune

en achetant sans tarder

un billet de la

12^{me} tranche 1937

de la

Loterie Coloniale

TIRAGE

Samedi 18 décembre

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les souvenirs du général Messimy
 Le secret de la Russie
 Léocadie félicite un chanoine honoraire
 En quelques lignes...
 Dom Guéranger
 Dans les monastères russes de Finlande
 Réarmement réel
 Les manifestations estudiantines de Vienne
 Dom Guéranger
 L'Albanie
 Lectures

Bernard de VAULX
 Comte SOLTYKOFF
 Omer ENGLEBERT
 * * *
 Louis DIMIER
 Camille MELLOU
 Hilaire BELLOG
 D^r O. FORST de BATTAGLIA
 * * *
 Comte PEROVSKY

Les « Souvenirs » du général Messimy

Si la mode des sous-titres était toujours en honneur, on proposerait celui-ci aux *Souvenirs* du général Messimy : « *Le Pays légal vu par un de ses représentants.* » Ces *Souvenirs*, achevés en mars 1935, environ six mois avant la mort de Messimy, et publiés seulement cette année, constituent en effet un témoignage d'importance sur la troisième République. Le témoin a été ministre de la Guerre deux fois, et dans des circonstances particulièrement difficiles : en juin 1911, lors du coup d'Agadir, et en juillet-août 1914. Quant au témoignage, s'il est tout à l'honneur de la France, du pays réel en un mot, il incline aux plus utiles réflexions sur le gouvernement et sur le personnel politique du régime.

Comme tous ceux que le courant de la défaveur a rejetés brutalement à un moment donné sur la rive, Messimy a éprouvé le besoin de prendre la plume pour se justifier. Il l'a fait sans ménagement pour personne, sans prendre aucune de ces précautions académiques qui édulcorent tant de mémoires. Cette franchise, poussée souvent jusqu'à la rudesse, a bien son attrait, et elle nous vaut des peintures de quelques-unes des journées capitales d'août 1914 qui sont dignes de passer à la postérité. Messimy, on n'en peut douter, a été un tempérament. Il s'est même cru l'héritier, le continuateur des hommes du Comité de Salut Public. Prétention risible? me direz-vous. A quoi je répondrai que j'aime tout de même mieux cela que l'inertie d'un Bienvenu-Martin dans les journées difficiles et même tragiques de juillet 1914. Dans ce ministère fantôme il a été à peu près le seul à comprendre sans trop de retard l'étendue de la partie qui allait se jouer, à entrer en un mot dans cet « esprit de guerre » qu'il a reproché si durement à ses collègues de n'avoir pas eu. Mais avant d'ouvrir son livre, il convient de dire rapidement la carrière préministérielle de l'auteur.

« J'ai trouvé une solide étude de notaire de province dans mon berceau, écrit-il, à la première page de ses *Souvenirs*. Je l'y ai

laissée. » Il l'y laissa pour la carrière des armes. L'influence de sa mère semble avoir déterminé cette décision. Il est assez curieux de noter en tout cas qu'il ne souffle mot de son père, qui probablement chercha à contrarier sa vocation, et qu'il rend un émouvant hommage à sa mère. « Energique, volontaire, patriote, écrit-il d'elle, elle était partagée entre la hantise douloureuse, la crainte raisonnée et permanente de la guerre au printemps prochain et la volonté de voir son fils, si jamais l'Allemagne se jetait à nouveau sur nous, contribuer à réparer l'humiliation, insupportable et injuste à son sens, que nous avait infligée le traité de Francfort. »

Messimy entra à Saint-Cyr en 1887. De cette époque de sa vie il a parlé sans tendresse. L'internat rigide et sévère de notre Ecole militaire lui fut insupportable, au point qu'il eût peut-être regagné l'étude paternelle sans l'engagement de cinq ans qu'il avait signé. Mais sa nomination en 1889 (il avait vingt ans) au 13^e bataillon alpin le réconcilia avec l'armée. Il reconnaît même avoir vécu, sur la frontière d'Italie, en pleine tension crispinienne, « cinq années de vie active, de fierté juvénile et de sport magnifique ». En 1894 il entra à l'Ecole de guerre, où il fut l'élève de Foch, élève plein d'admiration pour son maître. Cinq ans plus tard, s'étant fait le champion de la révision du jugement qui avait condamné Dreyfus, et sa situation étant devenue de ce fait intenable dans l'armée, il envoya sa démission d'officier au ministre de la Guerre. Il a donc été dreyfusard, dreyfusard militant, et c'est, à ce titre, que, entré dans la parti radical socialiste sous le patronage de Pelletan, il devint député du XIV^e arrondissement de Paris aux élections de 1902.

Passons sur les années qui suivent, et qui tiennent très peu de place dans ses *Souvenirs* pour arriver à l'année 1911, c'est-à-dire à son entrée dans un ministère et à l'année d'Agadir. D'abord ministre des Colonies, Messimy était, depuis le 29 juin, passé à la Guerre lorsque le 1^{er} juillet, à midi, M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne, vint avertir notre ministre des

Affaires étrangères, M. de Selves, qu'un navire de guerre allemand, le *Panther*, avait été envoyé à Agadir, un port marocain, pour porter aide et protection à des sujets allemands menacés, disait-il, dans « leur vie et leurs biens ». C'était sérieux. Le motif officiellement invoqué de l'envoi du *Panther* était pourtant insoutenable. M. André Tardieu a dit fort clairement pourquoi dans son livre *Le Mystère d'Agadir*.

« Il n'y avait en effet, dans cette région, écrit-il, ni menaces contre les intérêts allemands, ni même d'intérêts allemands. Agadir était un port fermé, où, par suite, il n'existait et ne pouvait exister de maisons de commerce européennes. Quelques Européens, Allemands, Espagnols, Français avaient acheté des terrains quelques mois plus tôt aux environs de la ville. Mais ces achats ne portant point sur le périmètre ouvert, en vertu de l'acte d'Algésiras, à la propriété européenne, étaient faits aux risques et périls des acheteurs. A la date du 1^{er} juillet aucun Européen ne se trouvait à Agadir. Dans le Sous tout entier, on n'en comptait que trois ou quatre. En ce qui concerne l'Allemagne, dont on évaluait les intérêts dans la région à 75.000 pesetas, ces intérêts étaient représentés par deux maisons de la côte qui, par l'intermédiaire d'agents indigènes, achetaient des produits agricoles et par quelques agents des frères Manesmann venus là pour prospecter les mines et créer des titres d'antériorité à leur maison. »

Que voulait donc l'Allemagne? Que lui fût réservée au moins une grosse part du dernier morceau d'Afrique encore livré à la barbarie.

Sur les négociations franco-allemandes qui suivirent le coup de boutoir de l'Allemagne, Messimy apporte une opinion bien différente de celle généralement admise. Raison de plus pour la citer en examinant de près la valeur des documents qu'il cite. Il distingue deux périodes dans ces négociations : celle qui va du 1^{er} juillet au 17 août, durant laquelle le Quai d'Orsay fut laissé entièrement libre de ses mouvements, et celle qui va du 17 août au traité du 4 novembre, où Caillaux prit la direction des pourparlers par-dessus la tête de son ministre des Affaires étrangères.

La première, à l'en croire, n'a été que désordre, piétinement, alternatives de confiance et d'affolement. Il a d'ailleurs soin de se couvrir du jugement de Jules Cambon qui aurait dit, paraît-il, à notre expert ès questions africaines à Berlin, M. Vollenhoven : « Ils ne savent pas ce qu'ils veulent au Quai d'Orsay, ils me mettent constamment des bâtons dans les roues, excitent la presse et jouent avec le feu. »

Cambon n'exagérait pas, sur le dernier point du moins. Le 17 août, en effet, les pourparlers traînant, le chef du cabinet militaire de Guillaume II mit sur le bureau de l'empereur l'ordre de préparation à la mobilisation, le fameux *Kriegsgefahrzustand*. Le fait a été rapporté à la fois par notre attaché militaire à Berlin, le colonel Pellé, et par le diplomate belge M. Gaiffier d'Hestroy. L'empereur repoussa l'initiative de son état-major. Mais le fait démontre tout de même que, après six semaines de négociations conduites par le Quai d'Orsay, la situation ne s'était point détendue, bien au contraire.

Deuxième période : Caillaux prend en mains la direction des pourparlers. De quoi s'agissait-il? D'obtenir tout d'abord un accord réglant notre statut au Maroc; puis d'examiner quels territoires pouvaient être cédés à l'Allemagne en échange de l'obtention de nos coudées franches au Maroc. Ce fut la négociation sur la cession d'une portion de territoire au Congo. A l'époque, et depuis, le traité du 4 novembre 1911 fut fort critiqué et, à travers le traité même, Caillaux, qu'on accusa de faiblesse et d'avoir fait bon marché d'une partie de notre colonie, d'avoir

céde le fameux bec de canard congolais. Messimy, en revanche, lui attribue dans ses *Mémoires* tout le mérite de négociations qui furent pour finir, dit-il, fort avantageuses pour la France. Evidemment, le seul témoignage de Messimy ne suffit pas à nous convaincre. Il faut toutefois, pour être équitable, recueillir l'essentiel d'une lettre de notre ambassadeur à Berlin, M. Cambon, adressée à Messimy, en date du 19 octobre 1911 :

» Monsieur le Ministre,

» Vous aurez vu qu'enfin nous commençons à apercevoir l'issue du long débat que je poursuis depuis plusieurs mois. Je suis resté plusieurs jours devant un mur à savoir comment nous passerions, mais enfin la brèche semble faite. J'espère que nous pourrions avoir bientôt place gagnée et qu'il ne se trouvera pas des fous à Paris pour s'exposer à perdre ce que nous avons obtenu au Maroc pour quelques marais de plus ou de moins au centre de l'Afrique. Mais il importe d'aller vite et d'en finir vite. Les amours-propres sont trop éveillés pour rester ainsi longtemps en l'air... »

Messimy veut que le traité du 4 novembre soit une date à mettre, dans l'histoire de France, sur le même plan que celle de la prise d'Alger et celle du traité du Bardo qui nous valut le protectorat de la Tunisie. Exagère-t-il? C'est possible. Je n'ai pas l'intention d'en discuter. Mais comment ne pas nous arrêter un instant sur la première phrase de cette lettre de M. Cambon que je viens de citer. Relisons-la : Que dit-il à Messimy : « Vous aurez vu qu'enfin nous commençons à apercevoir l'issue du long débat que JE poursuis depuis plusieurs mois. » Que je poursuis. En se mettant ainsi en avant, il n'usurpait rien. C'était lui, son frère Paul Cambon, notre ambassadeur à Londres, et M. Barrère, notre ambassadeur à Rome, qui, à la fin d'août avaient arrêté ensemble le plan des négociations et soupesé les répercussions qu'elles pouvaient avoir en Europe. Comme c'était lui encore qui, rentré à Berlin, s'était battu avec intelligence et ténacité pour repousser tout partage de l'Empire chérifien entre la France et l'Allemagne.

Le principal artisan de l'incorporation définitive du Maroc à la France africaine a donc été Cambon, de l'aveu même de M. Messimy. En somme, il faut l'avouer, le personnel politique, ni Caillaux, ni le malheureux de Selves n'ont brillé dans ces négociations difficiles.

* * *

Leurs successeurs dans le tragique été 1914 ont fait, hélas! plus triste figure encore. L'année précédente, la Chambre, à l'instigation de Barthou, soutenu lui-même par un vif courant de patriotisme, avait voté la loi de trois ans pour répliquer aux préparatifs guerriers de l'Allemagne. Dix mois plus tard le danger était déjà oublié. Une campagne pacifiste et antimilitariste conduite par l'extrême-gauche sur le thème de « la folie des armements », endormait les électeurs qui envoyaient à la Chambre une forte majorité de députés favorables au retour immédiat aux deux ans de service. Le mouvement à gauche, désigné par M. André Tardieu dans son livre *La Profession parlementaire* comme une loi du régime électif, avait joué une fois de plus contre le pays. Le 14 juin 1914, un ministère radical-socialiste, à direction socialiste, était constitué par Viviani; Messimy y recevait la Guerre. A un mois et demi de la mobilisation, voici, d'après notre

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

Un nouveau livre
d'EDMOND JOLY

Notre Dame de Bonheur

In-12, 212 pages : 15 francs

« Le nouveau livre d'Edmond
Joly, se lève comme une étoile
à son aurore... »

(Cardinal BAUDILLART.)

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

GROUPEMENT
POUR LA

Vente des Sous-Produits en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant
la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.**

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES : Église Ste Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles
de la Croix, à Cointe; Église de Robarmont, etc., etc. Fournis-
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

VOUS,

qui en avez assez de remplacer
tous les 10 à 12 ans votre

Chaudière de CHAUFFAGE CENTRAL

Exigez de votre
Installateur

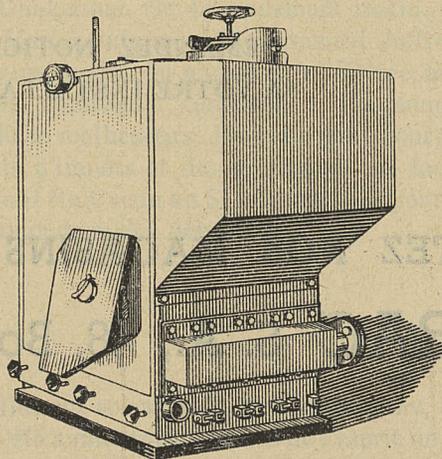
La chaudière

Otomatic- Union

Elle est construite pour servir

30 ans

Puissances : 30.000 à 600.000 calories



CHAUDIÈRES
AUTOMATIC A. C. V.

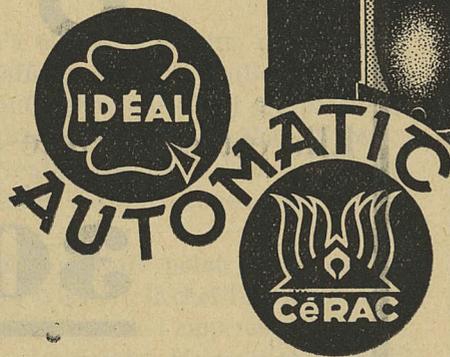
RUYSBROECK
Tél. 44.35.17

La chaudière d'avant-garde

au-to-ma-tique au petit charbon

MAXIMUM
de CONFORT et
d'ECONOMIES...

... GRACE
à la chaudière



EN FONTE, SANS GRILLE

DEMANDEZ NOTICE ET TOUS RENSEIGNEMENTS
A VOTRE INSTALLATEUR DE CHAUFFAGE CENTRAL

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ET DE VENTE :

CéRAC S. A., 48, Boul. Adolphe Max, Bruxelles

mémorialiste, quelle était la préoccupation principale du nouveau cabinet.

« La pensée d'une déclaration de guerre toute proche hante si peu les esprits, que la mission dont me charge le chef du gouvernement est de trouver un moyen d'aménager la loi de trois ans de manière à ce que toute la nation ne soit pas contrainte de rester à la caserne trois années consécutives. Le désir de la nouvelle Chambre s'est manifesté clairement. Elle souhaite le retour immédiat au service de deux ans. »

Ainsi le fameux rapport de Jules Cambon, daté de 1913, sur les préparatifs belliqueux de l'Allemagne est déjà oublié. Que dis-je, oublié? Il faudrait dire *tenu dans l'ombre*. Messimy avoue qu'il ne l'a connu, lui, ministre de la Guerre, qu'en décembre 1914, par la publication du Livre jaune. Quant au plan Schlieffen d'invasion par la Belgique, révélé par un ami mystérieux de la France depuis 1906, dans les circonstances un peu romanesques qu'a dites depuis M. Paléologue, ce plan Schlieffen, qui donc y pense au gouvernement? Poincaré, sûrement; et puis c'est tout. Mais lui-même, avec quelle réserve il agit! Il n'a pas communiqué à Messimy le rapport Cambon qu'il connaissait, et dont il avait compris toute l'importance, et quand, au cours d'une conversation à l'Elysée, il lui a parlé de la loi de trois ans, ç'a été en termes sibyllins, nous dit Messimy, pour l'adjurer de ne toucher à la dite loi que d'UNE MAIN LÉGÈRE.

Ce fut dans cette atmosphère d'insouciance, exactement à l'heure où le Grand Prix se courait à Longchamp, qu'arriva la nouvelle de l'assassinat, à Sarajevo, de l'héritier d'Autriche et de son épouse. La foudre tombant sur la tribune officielle n'eût pas produit plus vive émotion :

« Instantanément, écrit Messimy, et sans qu'elles puissent définir la cause de leurs appréhensions, toutes les personnes présentes ont l'impression qu'un très grave événement vient de se produire. L'Autriche-Hongrie est, au centre de l'Europe, un second « homme malade », dont un rien peut tragiquement menacer l'existence, indispensable cependant au maintien de l'équilibre européen, nous ne le voyons que trop tard depuis 1919. »

Mais, poursuit Messimy, trois semaines plus tard l'optimisme avait REPRIS LE DESSUS; il n'était plus question que d'une crise balkanique, et l'on pensait que celle-ci, après tant d'autres et comme tant d'autres, s'arrangerait au mieux.

Seulement le 24 juillet l'Autriche adressait à la Serbie un ultimatum d'une violence inusitée.

Poincaré et Viviani étaient en voyage officiel auprès des Cours du Nord. Bienvenu-Martin assurait l'intérim. En fait, la France n'avait plus de gouvernement. Cet invraisemblable président du Conseil par intérim avait reçu le 23 une dépêche de Cambon, datée du 21, dans laquelle notre ambassadeur faisait savoir que les réservistes allemands avaient reçu l'ordre préliminaire « *les mettant au garde à vous* ». Eh bien, ce télégramme, Bienvenu-Martin avait commencé par le mettre dans sa poche. Ecoutez Messimy :

« C'est dans la journée du 28 juillet que, au cours du Conseil de cabinet, je reçois des mains de Bienvenu-Martin copie de la dépêche datée du 21...

» Cette dépêche est arrivée à Paris le 23; elle a donc mis deux fois plus de temps pour franchir les trois cents mètres qui séparent le Quai d'Orsay de la rue Saint-Dominique que pour faire le voyage de Berlin à Paris. Tous ceux qui me connaissent devinent l'accueil — plutôt vif — que j'ai fait à cette communication tardive d'un document dont la Guerre seule est à même

d'apprécier et de juger l'importance. Ma vivacité, pour ne pas dire plus, ne fut pas inutile, car à partir du 28 les télégrammes essentiels arrivant aux Affaires étrangères me furent transmis dans des délais normaux. »

Ne nous laissons pas trop emballer par ce langage enflammé. Messimy lui aussi a eu des torts. Lui-même, et cela ressort de ses propres aveux, n'a pas mis grande hâte à écouter Joffre qui demandait la mise en place des troupes de couverture à la nouvelle que l'Allemagne prenait d'importantes mesures militaires. Alors que les réservistes allemands étaient rappelés dès le 29, le gouvernement de la République décida seulement le 30, et sur les sollicitations pressantes du généralissime, « *sans rappeler un seul réserviste* », de porter les troupes en garnison à Verdun, Toul, Nancy, Lunéville, Saint-Dié, Remiremont et Belfort « non sur les emplacements prévus depuis longtemps en cas de danger, mais à d'autres qu'il faudra déterminer à la hâte et qui sont situés bien en arrière de la frontière ».

Et le même jour Messimy proposait de reculer de 10 kilomètres en arrière de la frontière tout notre dispositif.

On peut évidemment, à sa décharge, observer qu'il avait un service de renseignements des plus faibles. Ecoutez plutôt cet aveu que je trouve à la page 144 des *Souvenirs* :

« Peu après midi, le 31 juillet, un de mes anciens collègues, Louis Dreyfus, dont les relations commerciales s'étendent dans le monde entier, me téléphone que « l'état de danger de guerre » vient d'être déclaré à Berlin. Sur ma demande, il vient aussitôt me voir et m'annonce, le premier, que le *Kriegsgefahrzustand*, forme hypocrite de la mobilisation générale, vient d'être proclamé en Allemagne. Il en a reçu téléphoniquement la nouvelle de sa maison d'Amsterdam et m'a instantanément informé. »

Ainsi, c'est par un commerçant que notre ministre de la Guerre a connu le *Kriegsgefahrzustand*, après quoi tout espoir d'arrêter le fléau a été perdu!

Le retour de Viviani et de Poincaré le 29 juillet n'avait donc pas rétabli une bonne et prompte liaison entre les ministères, pas plus qu'il n'avait rendu au Cabinet son sang-froid. Il y a sur ce point un passage tragi-comique dans les *Souvenirs*.

Il y avait à la rue Royale un ministre qui faisait un digne pendant à Bienvenu-Martin. Il s'appelait Gauthier. Il était médecin et sénateur de l'Aude. Une combinaison de couloir l'avait fait ministre de la Marine. Le 2 août, l'Angleterre n'avait pas encore fait savoir quelle décision elle allait prendre. Messimy obtint du Conseil que la flotte française de la Manche se déplacerait d'urgence pour défendre et tenter de barrer le Pas-de-Calais avec ses faibles moyens. Il fut convenu que le Ministère de la Marine lancerait immédiatement des ordres d'exécution, ordres qui étaient escomptés et attendus par les marins de Cherbourg et de Dunkerque. Or, le lendemain matin, le chef d'état-major de la Marine informa officieusement Joffre qu'il n'avait reçu aucune instruction du ministre. A l'Elysée, au Conseil de défense, Messimy questionna Gauthier. « J'ai complètement oublié », répondit le malheureux. Dame! c'était pour apostiller des dégrèvements d'impôts et des promotions de facteurs et de cantonniers qu'il était venu au Sénat, mais pas pour défendre la France! Il fut tout de même débarqué.

* * *

Quelles que soient les fautes de Messimy, on ne peut contester qu'il a été animé tout de suite de l'esprit de guerre.

Nous n'oublierons jamais que nous lui devons Gallieni. C'est

un point très important des *Souvenirs* parce qu'il liquide une légende entretenue par Millerand.

Donc le général Michel s'étant révélé au cours des premières semaines d'août tout à fait insuffisant comme gouverneur de Paris devant l'invasion menaçante, Messimy proposa la fonction à l'ancien conquérant de Madagascar qui l'accepta pour finir, lorsque Messimy (toujours lui) eut obtenu de Joffre la formation d'une armée du camp retranché. Ce qu'a été la défense de Paris par Gallieni, comment cette défense a amorcé la victoire de la Marne, point n'est besoin de le rappeler ici. Là-dessus la lumière est faite depuis longtemps. Mais ce qu'il importe de dire ici, c'est que cette nomination de Gallieni, la France l'a due à Messimy, et non à Millerand. Pour que nul ne l'ignore, notre mémorialiste a publié le décret *signé de lui* et de Poincaré, paru à l'*Officiel* du 27 août, rendant publique cette nomination. Elle n'a pas été obtenue sans peine. En la séance du Conseil des ministres, où elle a été arrachée, est si révélatrice du désarroi et de l'inconscience du gouvernement, qu'il faut la lire tout entière.

Nous sommes au 25 août. L'offensive française a été brisée et la frontière est ouverte. En avait-on pleine conscience au gouvernement? On en douterait à lire cette page de Messimy :

« Dans une atmosphère alourdie par la certitude que les choses vont très mal, le Conseil des ministres s'ouvre et se déroule comme si de rien n'était : Viviani, président du Conseil, nous fait un long discours, intéressant en tout autre moment, sur les difficultés économiques de l'heure (loyers, moratoire, Banque de France, etc.). Le garde des Sceaux, Bienvenu-Martin, nous entretient des conséquences qu'a, pour l'exercice de la justice, la mobilisation d'un très grand nombre de magistrats. Pas un mot des opérations, de la défaite de nos armées et de l'armée anglaise. Les rites s'accomplissent, puisque les ministres ne doivent parler, au Conseil, que suivant un ordre protocolaire immuable : Présidence, Justice, Affaires étrangères, Finances, Guerre, Marine, etc. Si jamais pourtant celui-ci devrait être bousculé, il me semble que cela serait ce jour-là!

» C'est maintenant le tour du ministre des Affaires étrangères, Gaston Doumergue, qui nous signale les prétentions russes sur Constantinople, lesquelles peuvent nous créer des difficultés avec l'Angleterre, et les vues italiennes sur l'Albanie, qui risquent de nous aliéner la Serbie. On parle, on parle, on parle de tout, excepté du péril mortel dans lequel nous place la défaite de nos armées de gauche, qui ouvre à l'ennemi la route de Paris. Poincaré entame un interminable discours sur la situation juridique de l'Albanie, du point de vue international, et sur la façon dont le sort de ce petit pays pourra être réglé à la fin des opérations.

» Enfin j'éclate!

» — Monsieur le Président, je ne veux pas nier l'intérêt que présente la question d'Albanie. Mais voici une heure et quart que j'entends s'échanger des propos oiseux, ou en tout cas ridicules en un pareil moment : avant la « question de l'Albanie », il y a « la question de la France », dont je voudrais bien parler, sans perdre encore des heures à écouter des balivernes. Car j'ai de la besogne ailleurs et autre chose à faire que d'entendre des discours.

» Poincaré, vert depuis le commencement de la séance, verdit encore; du petit ton de magister pincé que lui ont connu tous ceux qui ont délibéré sous sa présidence, il me lance :

» — Monsieur le Ministre de la Guerre, je vous prie de mesurer vos propos; permettez-moi de vous rappeler que votre tour de parole viendra, mais n'est pas encore venu.

» — Monsieur le Président, nous nous jouons ici, à nous-mêmes, une comédie indigne d'hommes de cœur; nous parlons, sans oser

regarder la vérité en face, pendant que les heures s'écoulent. Je ne sais si le temps de mes collègues est précieux : le mien l'est. Je vous ai, avant le Conseil, rendu compte de ce que j'avais appris des opérations.

» Je me f... de l'Albanie. Ce qui seul m'importe, c'est que la France est en danger de mort, car d'ici dix jours les Allemands peuvent être devant Paris. Cela est de plus d'importance que les sornettes dont nous nous sommes entretenus jusqu'à présent. La situation est trop grave, les décisions que j'ai à prendre, sans perdre une heure, trop importantes et trop urgentes, pour que je puisse consentir à gaspiller inutilement mon temps.»

» J'ai jeté une pierre — et quelle pierre! — dans la mare... aux discours. Poincaré proteste encore contre mon incartade; certains de mes collègues m'interpellent avec véhémence; dans un brouhaha soudain, j'entends de tous côtés ces mots : « Joffre » est un idiot et un incapable! Révoquez-le sur l'heure! L'opinion publique n'admettra pas qu'il n'y ait pas un responsable, etc. »

» Poincaré, blême, arrive à se raidir devant la tragique situation que j'expose. Certains de mes collègues — notamment Augagneur, Bienvenu-Martin et Noulens — tiennent bien le coup; la plupart s'effondrent; quelques-uns, et parmi eux le président du Conseil, s'en prennent violemment à Joffre, aux Anglais, à moi-même qui ai passé « d'un optimisme systématique » à un pessimisme dangereux ». Je sens très bien, en particulier, que Viviani n'admet ni comme raisonnable, ni comme plausible ma prédiction que les Allemands seront vraisemblablement le 5 septembre devant Paris.

» Non sans peine, j'obtiens la liberté de remplacer le général Michel par Gallieni. »

Le lendemain, après avoir averti le général Michel qu'il était débarqué, Messimy partit pour l'Élysée.

« Introduit chez Poincaré, écrit-il, je trouve un homme embarrassé. Je lui rends compte de l'exécution que je viens d'avoir à faire et je l'assure, une fois de plus, qu'avec Gallieni la défense du camp retranché de Paris est en bonnes mains. Mais je sens que ce que je lui dis ne l'intéresse pas et que son esprit est ailleurs. Je vais à la rencontre des pensées qu'il n'ose pas exprimer :

» — Millerand, Delcassé et Briand sortent d'ici. Ils n'y sont pas venus ensemble pour rien. Souvent vous m'avez marqué que vous voudriez élargir les bases politiques du Cabinet : est-ce donc cela?

» — Cela même. Mais Millerand, que je souhaite voir entrer dans le Cabinet, ne veut pas entendre parler d'un autre portefeuille que du vôtre! Cela m'ennuie fort, car je ne voudrais pas me rendre complice de ce qui serait une injustice. Mais je suis sans pouvoir effectif. Je vous conseille vivement d'aller voir Viviani qui vous renseignera mieux que moi. Vous savez le peu de pouvoir personnel que me laisse la Constitution! »

Chez Viviani, Messimy fut informé que le ministère était élargi, que la Guerre allait être donné à Millerand et qu'à lui, Messimy, on réservait un poste de ministre d'Etat. Mais il se débattit comme un beau diable et refusa de démissionner. Viviani fut alors obligé de donner la démission collective du Cabinet. Un peu avant minuit, le 26 août, les ministres signaient leur démission. Ce fut alors que Sarraut intervint. Et vous allez voir en quels termes :

« Après toutes ces défaites, l'opinion parlementaire exigeait des responsables. Pourquoi n'avoir pas voulu lâcher Joffre? Forcément tout retombait sur vous. Mais, si les choses ne vont

pas mieux, d'ici une semaine, quelque injuste que cela puisse être, ce sera forcément mon tour! »

Voilà donc quel était l'état d'esprit de Sarraut au 26 août. Il n'avait rien oublié du jeu parlementaire, et le jouait tout comme si les Allemands n'eussent pas été à Noyon, comme s'il n'y avait pas eu « toutes ces défaites ».

Eh! quoi, direz-vous, il y a tout de même eu la victoire de la Marne. En effet. Mais ce sont les armées alliées, française, anglaise, belge qui l'ont gagnée et elles seules. Où était le gouvernement républicain dans les premiers jours de septembre 1914? Il courait vers Bordeaux dans un mouvement de honteuse panique. La vérité est qu'il n'a eu aucune part à l'événement capital de la guerre, à cette première Marne après laquelle l'Allemagne a perdu la confiance aveugle dans son armée, après laquelle son prestige dans le monde s'est trouvé fortement ébranlé.

Le *Temps*, le journal officieux de la République (il l'était du moins en ce temps-là), a dû l'avouer en septembre 1914, la France s'est sauvée elle-même.

C'est reconnaître qu'en fait il n'y avait plus de gouvernement.

* * *

Ayant fermé le gros livre de Messimy, cité les graves précisions qu'il donne sur l'attitude du monde politique, faut-il désespérer? Faut-il s'indigner? Jacques Bainville nous conseillera-t, bien, au contraire, de chercher à comprendre. Regardons, si vous voulez, tout d'abord l'aspect moral de la question. Avoir de la fermeté, du sang-froid, de la dignité dans les circonstances difficiles ou périlleuses de la vie ne peut être le résultat que d'une longue et patiente préparation morale et intellectuelle, que d'une méditation fréquente sur les devoirs de notre charge et sur nos responsabilités. L'homme normal, sans être un héros, se plie d'instinct à cette discipline. Si l'instinct n'y suffit point, les réalités se chargent de l'y obliger. Et cela à toutes les échelles de la société. Le vigneron sait bien lui que sa récolte dépend en grande partie de sa vigilance. Qu'il retarde d'un jour un sulfatage dans ces journées humides et chaudes de juin et juillet où germent si facilement les maladies, et voilà les vendanges compromises. De même l'artisan, le commerçant, l'industriel savent bien aussi qu'à moins de rigueur dans sa vie, et d'une vigilante attention portée à son bilan, la faillite menace. Mais le député échappe, par une sorte de monstrueux privilège, à ces saines et fortes réalités.

Le Palais-Bourbon n'est pas un milieu qui forme la volonté, ni même l'intelligence. Et c'est dans sa nature des choses. La maison appelle la corruption parce que ses habitants, je veux dire les députés, détiennent une partie de la puissance publique et qu'il y aura toujours une bande de corrupteurs et d'aigrefins pour acheter cette puissance. N'insistons pas. C'est tout le mécanisme de l'affaire Stavisky et de bien d'autres scandales. Il n'y a pas de milieu où le sens de la responsabilité soit plus faussé. Qu'est-ce donc que cette responsabilité qualifiée si pompeusement de ministérielle? Eh bien, c'est tout bonnement la faculté de quitter sa charge dans l'impunité la plus complète, eût-on ruiné l'Etat, fait de l'inflation frauduleuse comme M. Herriot, ou dévalué deux fois après avoir juré que la monnaie était intangible, comme M. Blum. Quant au député, il n'a de responsabilité que devant des électeurs. Mais cette responsabilité n'est qu'un encouragement impérieux à le flatter, à lui procurer monts et merveilles, les finances publiques dussent-elles sombrer, pour obtenir sa voix et par elle une réélection.

Tel étant le milieu parlementaire, faut-il dès lors s'étonner que pour un Clemenceau il y ait dix Viviani, trente Bienvenu-Martin, trente Blum ou autres Herriot?

Voilà pour l'aspect moral du problème. Regardons maintenant l'aspect philosophique. Quelle était (et quel est encore) la philosophie politique du régime? Elle enseignait que, du jour où, de proche en proche, les principes de 89, les droits de l'homme, seraient étendus à la planète, une ère de félicité naîtrait, qu'il n'y aurait plus de guerre. La guerre? Mais comment pourrait-elle être déclarée jamais entre des peuples qui commerceraient entre eux, qui seraient tous pris dans un réseau savant et compliqué d'échanges de produits et de services. La complexité de l'état économique commandait la paix. C'était ce qu'on enseignait au fond à l'Ecole de droit et dans les milieux politiques.

Evidemment, dans les années 1910 il restait des régimes autocratiques, mais il n'y avait qu'à patienter. La splendeur et la vertu des principes de 89 étaient trop fortes pour qu'elles ne finissent par triompher. Et l'on se laissait glisser en confiance vers les temps édeniques. D'ailleurs l'Allemagne était-elle si à craindre? Le socialisme la gagnait; c'était ce qu'on disait aux masses. Et aux étudiants l'Université ne parlait guère que de l'Allemagne philosophe, rêveuse, musicienne, scientifique, dont il n'y avait qu'à attendre un enrichissement continu du trésor humain. Comment s'étonner que l'Allemagne ait fini par nous croire désarmés moralement et militairement! Et voilà comment cette idéologie pacifiste et germanophile a conduit au plus meurtrier conflit de tous les temps. Car la négation ou la prétérition de la guerre n'a jamais fondé la paix. La guerre est un des phénomènes dépendant de la condition humaine, comme le vice ou la maladie. Entendons-nous bien, il faut vouloir la paix de toutes ses forces, de toute son âme, de toute son intelligence; comme il faut vouloir la santé de ses enfants, mais en ayant l'œil sans cesse fixé sur la maladie et l'épidémie. Ces truismes que je m'excuse de répéter, je crois qu'ils n'apparaissent que par intermittence au monde politique, aux neuf cents titulaires de la profession parlementaire.

Mais ce monde politique, ce pays légal comme l'a qualifié Charles Maurras, quel monstrueux contraste il fait avec le pays réel. Dans tous les domaines, lettres, sciences, arts, vertus militaires, la France continue. On quitte, par exemple, l'exposition des chefs-d'œuvre de l'art français du quai de Tokio avec un vif sentiment de fierté. De salle en salle, on avance à travers les siècles, on passe de Fouquet à Poussin, à Watteau, pour arriver à Delacroix, à Manet et Degas, sans jamais avoir la sensation d'un recul ni même d'un ralentissement dans l'invention et le génie. Mais dans l'ordre politique, quelle triste figure fait ce cortège de nos cent et quelques ministères républicains, composés à de rares exceptions près, d'hommes médiocres, bornés, mesquins, vaniteux souvent, sinistres partisans, abrutis par l'absurde canon des loges, incapables de s'élever jusqu'à une conception de la grandeur française!

Les meilleurs font encore triste figure dans les grandes heures. Poincaré a été l'un des plus célèbres hommes d'Etat de la République. Il avait pour lui l'intelligence, la culture, l'intégrité, l'honnêteté absolue. Pourtant comme il apparaît sans grandeur dans ce mois d'août 1914! Vous avez lu plus haut le compte rendu de la fameuse séance du 25 août. La bataille de Charleroi était perdue, nos armées rompues, les grandes voies d'invasion éternelles de notre pays ouvertes, eh bien, au Conseil des ministres il faisait encore un discours sur l'Albanie. Et quand Messimy, vieux dogue plein de mordant, le rappelait durement à la réalité, il montrait un vain dépit d'avocat entravé dans ses effets oratoires.

Louis XIV dans des circonstances aussi tragiques, à la veille de Denain, promettait à Villars de mourir avec lui ou de sauver l'Etat.

Les deux attitudes donnent la juste mesure d'un Etat où la fonction directrice est fortifiée de tous les adjouvants de l'héritage

et de la responsabilité personnelle, et d'un autre où cette fonction directrice est accordée au hasard d'un scrutin ou d'une majorité.

Thiers a écrit dans ses *Mémoires* : « Ma grande crainte est qu'on ne trouve pas après moi d'hommes pour gouverner. » Cette vanité prudhommeuse a fait sourire. Au fond, cette phrase était prophétique. A bien la méditer, elle constate simplement la faiblesse d'un régime où les intérêts particuliers seuls sont représentés et défendus, où l'intérêt national n'ayant pas de mandataire authentique, les mandataires successifs du pays ne sont préparés ni moralement ni intellectuellement à leur périlleuse et grave mission de souverain éphémère.

BERNARD DE VAULX.

Le secret de la Russie⁽¹⁾

La civilisation est une, dans son essence, bien qu'elle puisse prendre des aspects très divers. Aussi, lorsque deux formes de civilisation se rencontrent et qu'un échange réciproque de valeurs commence à s'établir entre elles, c'est la forme la plus achevée et dans ce sens la plus parfaite et la plus puissante, la plus stable et la plus différenciée, qui l'emporte finalement. Sinon, la civilisation moins puissante, aussi bien que la culture intellectuelle et morale de ses représentants, devront nécessairement rétrograder : phénomène dont la Russie de nos jours nous fournit un exemple des plus saisissants. Il est d'ailleurs parfaitement clair qu'une civilisation sans véritable fondement est toujours moins vigoureuse qu'une civilisation profondément enracinée et que la première des deux devra nécessairement céder le pas à la seconde. C'est la raison pour laquelle la Russie n'est point en mesure de choisir librement le chemin à suivre. Le seul mode de civilisation qui lui convient est nécessairement la civilisation européenne. Pierre le Grand, le principal héros de son histoire, l'a bien compris. Au reste, la Russie inaugure le chemin de l'euro-péanisation bien avant Pierre le Grand. Elle le fit déjà, comme Ovide vient de nous l'attester, à l'époque des Scythes. Seulement cette euro-péanisation du monde scythe s'effectua toujours — et principalement pour des raisons de nature géographique — très lentement et très imparfaitement.

Cependant la situation particulière de la Russie, envisagée sous le point de vue de la « civilisation », ne se réduit pas au seul problème que nous venons d'effleurer. Le problème posé par le phénomène désigné du nom « Russie » forme un ensemble bien plus complexe. Qu'est-ce, en vérité, que la civilisation, qu'est-ce que la culture humaine, dans leur essence la plus pure ?

Comme nous l'apprend l'étymologie du mot *culture*, ainsi que celle du mot *culte*, leur sens primordial et en même temps le plus intime, révélé par le verbe *colere*, est étroitement lié aux énergies de l'amour, de l'attachement, de la vénération, ainsi qu'au sentiment de la peur. Aussi croyons-nous que l'essence même de toute culture et civilisation est l'amour de la vie (nuancé, toutefois, d'une certaine crainte salutaire).

Cette assertion implique, évidemment, quelques éclaircissements. On sait que le mot latin *colere* signifie non seulement « honorer », mais aussi « cultiver ». De même, *culture* reçoit la signification de « labour » : labour d'un champ et, dans un sens plus large, labour du champ humain ; c'est ainsi que s'introduit,

dans la notion de *culture*, l'idée d'un labour et d'un effort. Mais le sens primitif de cette notion, comme, d'ailleurs, du verbe *colere*, n'en reste pas moins très proche des diverses nuances de la notion « amour ». Au reste, une nuance d'attachement et de sympathie est toujours liés aux mots *cultiver* et *culture* (1). Aussi ces considérations nous semblent-elles justifier notre interprétation du mot « culture », instrument et en même temps fonction et manifestation de l'*amour de la vie*.

* * *

Que sont, en réalité, les extrêmes anarchiques du monde russe et de l'âme russe, sinon les clameurs du chaos primordial, échappées des profondeurs des siècles passés ? La non-résistance, l'inaction (le *non-faire*), telle est notre religion naturelle. Elle n'est pas chrétienne, tant s'en faut. Car le christianisme n'est nullement une religion d'indifférence et d'inaction. De plus, il est dirigé vers la vie éternelle, tandis que notre religion primitive a pour point de mire l'éternelle Mort, le Néant dans lequel elle est née. De la nommer païenne, c'eût été léser injustement le paganisme. Au vrai, celui-ci possède nombre de valeurs positives et créatrices, auxquelles notre religion de mort n'a jamais songé. Dans son essence, elle a toujours été nihiliste.

La passivité, l'immobilité, une patience indifférente, bien distincte de la patience chrétienne, une absence de désirs, d'aspirations et de volonté, une *absence d'amour* — non seulement des choses lointaines, saintes ou élevées, mais aussi des choses proches, une absence de l'amour de soi-même, bref, une absence d'attachement à n'importe quelle chose : tels sont nos sentiments les plus profonds, les plus véritables, bien que parfois cachés. Qu'avons-nous à attendre ? Qu'avons-nous à espérer ? Tous nos sentiments sont autant de fonctions du néant où ils sont nés. Nous avons un goût naturel pour tout ce qui est primaire, pour tout ce qui est plat, pour tout ce qui est pauvre et simple. Nous abhorrons la richesse sous tous ses aspects et dans tous les sens du mot. Nous craignons les hauteurs et les profondeurs. Nous avons une peur de tout ce qui est différencié et riche en couleurs, de tout ce qui est complexe, et l'incompréhension, la plus absolue des nuances. Tchaadaïeff (2), l'un de nos penseurs les plus brillants du XIX^e siècle, en savait quelque chose lorsqu'il signala notre dégoût pour le syllogisme. Ajoutez-y une absence frappante de curiosité, une paresse de l'intellect et un état languissant de la réflexion, dont Pouchkine était si souvent découragé.

Et comme effet de tous ces caractères, un dégoût pour tout ce qui rentre dans l'ordre de la culture et de la civilisation. Car celles-ci sont compliquées, et nous préférons naturellement les choses simples, les choses qui n'exigent de notre esprit ni de notre volonté aucun effort. De plus, la civilisation témoigne de l'amour de la vie. Et nous autres, enfants du Néant, c'est-à-dire de la Mort, nous n'aimons point la Vie...

La civilisation est compliquée et elle est l'ordre. Comment pourrions-nous l'aimer, nous, enfants du désordre ? La civilisation est inégalité et hiérarchie, tandis que nous représentons

(1) La question de savoir lequel des deux sens du verbe *colere* est primitif et lequel dérivatif trouve sa solution dans le problème historique que voici : est-ce la « culture » qui a donné naissance au culte religieux ou bien, inversement, celui-ci a-t-il donné naissance à toute « culture » ? A l'état où se trouvent actuellement les études historiques relatives à ce problème, aucun doute n'est plus possible. L'art de battre le feu et de traiter le minerai, la domestication des animaux, l'ameublement de la terre, le semis et la moisson, avant de devenir des nécessités de la « vie pratique », furent des actes du rituel sacré n'ayant aucun but utilitaire. L'utilisation des étincelles de feu et des métaux dans un but pratique, ainsi que l'« invention » de l'élevage des animaux domestiques et de l'agriculture ne furent qu'une *accidence* ultérieure. Il s'ensuit que le sens primitif du verbe *colere* est *aimer, être attaché, vénérer* (aussi *craindre*), et non point « cultiver ».

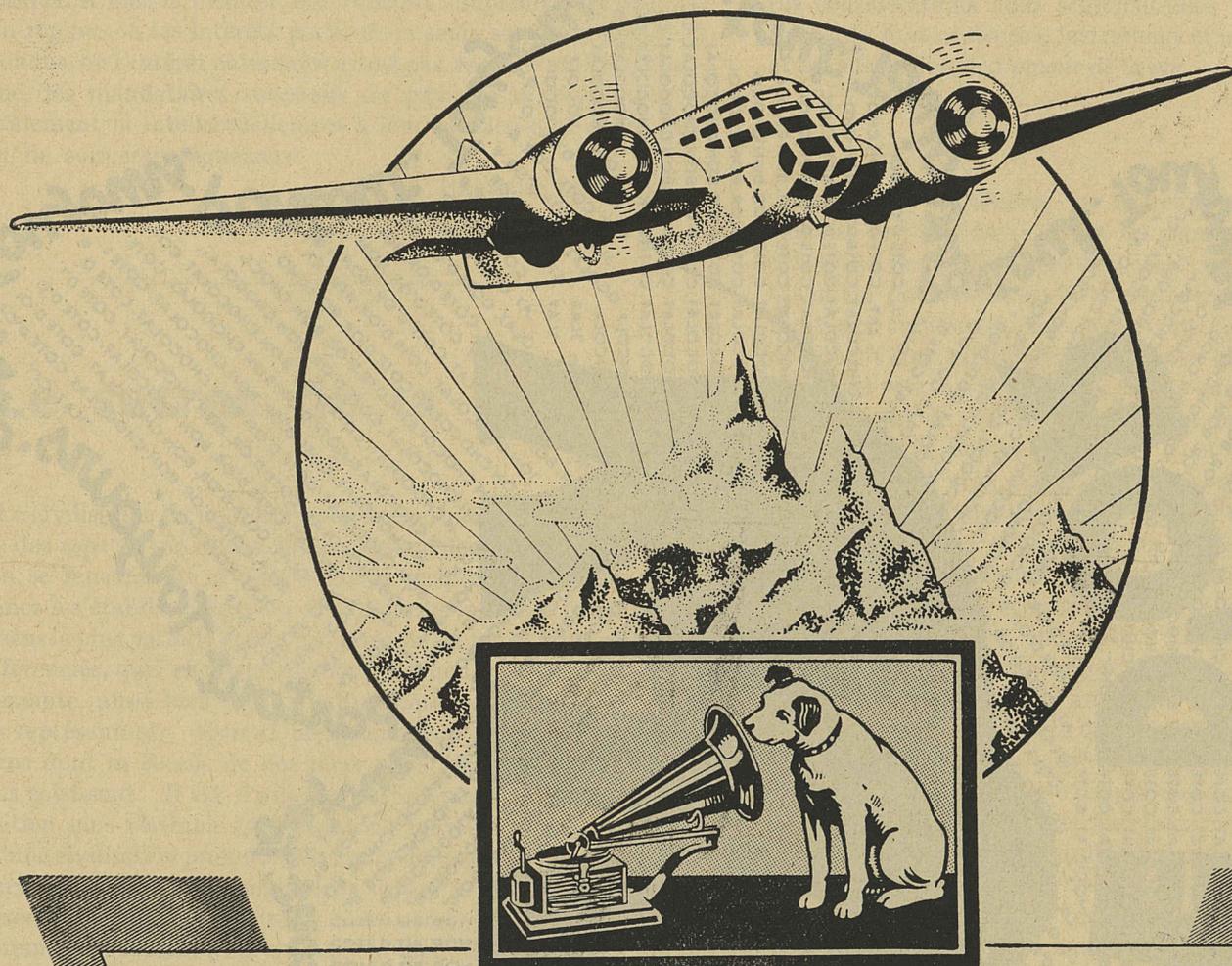
(2) Auteur de *Lettres philosophiques* et ami de Pouchkine.

(1) Voir la *Revue* du 3 décembre.



LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS

SUPRÉMATIE...



“His Master’s Voice”

RADIO
● SÉRIE 1938 ●

LA MARQUE « HIS MASTER'S VOICE » S'EST TOUJOURS MANIFESTÉE SUPRÊME PAR LES QUALITÉS MUSICALES ET TECHNIQUES DE SES RECEPTEURS

DANS LA NOUVELLE SÉRIE RADIO 1938, CETTE SUPRÊMATIE ÉCLATE PLUS TRIOMPHALEMENT QUE JAMAIS, EN RÉALISANT LA GAGEURE D'ALLIER UNE SONORITÉ ENCORE AMÉLIORÉE À UNE SÉLECTIVITÉ POUSSÉE À L'EXTRÊME LIMITE

LA RÉCEPTION DES ONDES COURTES A ÉGALEMENT ATTEINT UN RENDÉMENT ÉTONNANT TANDIS QU'UNE FOULE DE PERFECTIONNEMENTS TECHNIQUES ACHÈVE DE CONFÉRER AUX RECEPTEURS « HIS MASTER'S VOICE 1938 » LE DROIT D'AFFIRMER LEUR ABSOLUE SUPRÊMATIE

DEMANDEZ CATALOGUES

BRUXELLES, 171, Bd M. LEMONNIER

Joë

l'égalité du néant et ne voulons rien entendre d'aucunes « valeurs » et d'aucune hiérarchie ! La civilisation est la lumière. Or, notre œil, habitué aux ténèbres, ne peut la souffrir. La civilisation est une force créatrice, et nous, le chaos, portons en nous la destruction. De plus, toute civilisation s'inspire d'un idéal de beauté. Cet idéal lui est toujours inhérent et sans lui sa formation serait inimaginable. Quant à nous, Russes, nous ne comprenons point la beauté : elle nous offense, comme toute inégalité. Elle nous semble coupable et vicieuse. Elle nous fait horreur et nous en avons peur. En vérité, nous la haïssons. La civilisation recèle, enfin, la vérité. Mais nous n'aspirons point à la vérité ; nous fuyons ses hauteurs resplendissantes, en nous contentant de quelques demi-vérités crépusculaires et chaotiques qui sont les seules à notre portée.

Au surplus, la civilisation est toujours une œuvre géniale et un don divin, tandis que nous n'aimons point Dieu et ne supportons point le génie. Nous ne supportons nulle chose qui s'élève tant soit peu au-dessus de la médiocrité obtuse. Au reste, je l'ai dit : nous ne savons point aimer. Comment pourrions-nous concevoir et nous approprier la civilisation qui porte en soi l'amour, qui est par son essence même l'amour de la vie ?

Nous ne concevons point l'ordre dans le monde des idées, pas plus que dans la vie sociale. Nous haïssons toute forme à contours bien nets, pour la raison même que le Néant est informe. Toute forme parachevée est vie et beauté, et la vie et la beauté nous font horreur. Le sentiment de la mesure nous est également inconnu : toute mesure est pour nous une contrainte ; tout ordre, une violence. Toute autorité nous semble arbitraire. En vérité, nous ne concevons point l'autorité, pas plus que la liberté. Aussi l'âme de notre âme est-elle licence et insoumission... Il reste toujours chez nous — même dans un milieu élevé — quelque chose de primitif et de barbare. Les Français le marquèrent jadis dans l'adage : *Grattez le Russe, vous trouverez un Tartare*. Toutefois nous sommes sincères lorsque nous disons que l'idée de l'autorité nous répugne. Notre sentiment s'oppose à l'admettre en principe ou bien à la voir exercée par d'autres ; mais en même temps nous ne la désirons point pour nous-mêmes. Nous nous sommes accoutumés à l'anarchie. Elle nous convient en tant qu'un état de fait et en même temps nous avons une prédilection très marquée pour l'ériger en principe. Nous sommes, en réalité, des anarchistes naturels. L'anarchie est notre véritable religion et l'anarchisme notre véritable philosophie. Nous haïssons tout ce qui est pouvoir et autorité, de même que nous haïssons tout ce qui est inégalité, même l'inégalité d'un labeur persévérant et tenace, ou bien celle d'un génie véritable. Dans notre for intérieur, nous méprisons tout effort et tout labeur, comme nous méprisons le génie, la gloire et l'héroïsme. Dostoïevsky, n'a-t-il pas dit que le droit qui nous tente le plus est celui au déshonneur ?...

* * *

Telle apparaît, cachée sous une couche de civilisation nationale et de discipline sociale, l'essence anarchique de l'âme russe. Et tels sont les caractères anarchiques de l'histoire de la Russie qui la rendent très distincte de celle de la plupart des autres peuples. Aussi la période la plus ancienne de notre histoire, celle de Kiev, s'était-elle réduite à une lutte dirigée contre la Steppe, c'est-à-dire contre le Chaos anarchique. Il en fut de même pendant la seconde période, la période moscovite ; l'anarchie a pris à Moscou le nom de *Cosaques*. A l'époque de la crise révolutionnaire du XVII^e siècle les vagues du Chaos primordial creusèrent la digue élevée par huit siècles d'efforts de la dynastie normande. Ces vagues semblèrent alors vouloir renverser tout l'édifice politique et social

de la Russie. Celle-ci a pourtant trouvé la voie du salut. Et c'est alors que se manifesta à nouveau le *prodige de son histoire*, auquel nous reviendrons encore plus d'une fois. Le pays se mit à développer peu à peu une grande activité. Il commença à comprendre l'art de la politique et il se trouva même un goût particulier pour l'ordre et pour la gloire, un goût profondément étranger aux caractères naturels de son peuple.

Mieux que cela : la Russie cultiva, petit à petit, la beauté et l'héroïsme jusqu'à accomplir des miracles, lorsqu'elle était dirigée par une main de génie. Cette création puissante qu'était la Russie du XVIII^e et du XIX^e siècle n'avait-elle pas été elle-même un miracle, un paradoxe historique ? Était-elle vraiment l'œuvre du même peuple qui, livré à lui-même, ne savait que détruire ? Ou bien ce peuple s'était-il métamorphosé à la suite de quelque tour magique, en devenant d'un coup actif, discipliné, organisé et merveilleusement souple ?

Il nous apparaît même subtil et en même temps sachant vouloir et marcher opiniâtrement vers tous les buts élevés qu'il s'était posés. Est-ce uniquement par coercition que le peuple russe accomplit les prodiges de son histoire ? Est-ce uniquement par contrainte qu'on a pu le faire travailler ? On se sent enclin à répondre par l'affirmative. Le XVIII^e siècle, le siècle de la grandeur et de la gloire de la Russie, le siècle de la civilisation russe et de l'euro-péanisme russe, était bien inauguré par la « massue » de Pierre le Grand. Et chose plus singulière encore : l'âge d'or de la littérature russe, l'époque de Pouchkine et de Gogol, fut en même temps l'époque des « gendarmes de Nicolas ». Peuple surprenant ! Destinée stupéfiante !

Cependant les vagues anarchiques du Chaos primordial continuèrent à gronder sourdement, malgré la massue de Pierre le Grand et les gendarmes de Nicolas I^{er}. Chaque siècle fit retentir des échos retentissants de ce grondement profond. La grande crise révolutionnaire du commencement du XVII^e siècle résonna en 1670 dans l'insurrection sanglante de Razine et encore une fois dans celle de Pougatchef (1773). On eût pu signaler quelques indices alarmants d'un caractère analogue même en 1812, cette année célèbre entre toutes dans les annales du patriotisme russe. D'autre part, les flots éternels du Chaos et de l'anarchie commencèrent peu à peu à s'infiltrer dans la classe des intellectuels, dans cette même classe éclairée, créée par Pierre le Grand à l'euro-péenne et qui eut précisément pour mission de maîtriser les courants indigènes de l'anarchie.

Pas n'est besoin d'insister sur le fait que l'*intelligentzia* russe des dernières décades était surtout caractérisée par ce courant anarchique. Il y fit des ravages. Mais ce qui fut moins remarqué jusqu'à nos jours, c'est que ce courant anarchique n'était qu'un corollaire des caractères généralement répandus dans les masses populaires. La théorie d'une prétendue scission entre l'*intelligentzia* et le peuple est inventée de toutes pièces. Aussi la religion et la philosophie de l'anarchisme, à moitié inconscientes chez le peuple, prirent-elles l'aspect d'un système dans le cerveau des intellectuels. Les livres les plus puissants de l'anarchisme théorique ne furent-ils pas écrits par des intellectuels russes des plus brillants, voire par des représentants de l'aristocratie du pays : Tolstoï et Krapotkine ? D'autre part, l'un des mouvements les plus caractéristiques des intellectuels russes — le *populisme* (1860-1875) — visa également à l'anarchie et au Néant : telle était la véritable signification du programme de ce « partage noir », de ce nivellement universel des personnes et des biens, programme que la Révolution agraire de 1917-1918 tenta de réaliser.

C'est un riche seigneur — Bakounine — qui prêcha, toute sa vie durant, la Révolution en permanence, la Révolution comme but en soi. Au reste, il est lui-même devenu (ou peu s'en est fallu)

le héros principal de la Révolution de 1848, à Dresde. Herzen, également un riche seigneur, était trop sceptique et peut-être en même temps trop slavophile (bien qu'en partie inconsciemment, surtout dans sa jeunesse) pour des gestes de ce genre. Pourtant il regrettait, lui aussi, dans les jours de découragement, après 1848, de ne pas avoir péri sur les barricades. Rappelons, d'autre part, les héros de Tourguéneff, par exemple, ce Dimitri Roudine qui trouva la mort sur une barricade parisienne de 1848. Rappelons surtout le mouvement communiste-cantonaliste de 1873, en Espagne. C'est alors qu'une poignée d'intellectuels russes inaugurèrent un gouvernement communiste à Carthagène. Voici les véritables prédécesseurs de Lenine et de Trotzky, et non point Marx ou Engels! Les temps et les lieux n'intéressaient guère les intellectuels russes. Tout pays, même l'Espagne si éloignée de leur patrie, leur semblait bon pour la réalisation de leur unique rêve : la Révolution sociale!

Telle est l'histoire de la Révolution russe. Elle n'est pas plus jeune que la Russie elle-même : elle commence dans son chaos primordial. Et si, d'autre part, l'idéal de l'« Internationale » y trouva sa place bien préparée, tant pis pour cet idéal. Toujours est-il que la Russie n'a jamais cessé d'être, dans un certain sens, socialiste, bien que le socialisme russe eût un caractère distinct du socialisme occidental. Néanmoins les antécédents de Bakouline et des communistes de Carthagène de 1873 nous donnent une preuve irréfutable de cette vérité décourageante : la Révolution russe est la Révolution universelle. Elle est universelle, non point seulement parce qu'elle ne compte pas avec le « préjugé » de la Nation, mais aussi et surtout pour la raison qu'elle est l'antique Chaos, ce Chaos que le monde ancien civilisé relégua dans les steppes de la Scythie. Aujourd'hui ce Néant chaotique se redresse à nouveau. Il marche contre son ancien ennemi, la civilisation du monde gréco-romain, transformée en civilisation chrétienne occidentale.

Comte Alexandre SOLTYKOFF.

(A suivre.)

Léocadie félicite un chanoine honoraire

En ce temps-là, l'abbé Pignolet, curé de Mabompré, devint nonagénaire et célébra son jubilé de soixante-cinq ans de prêtrise. C'était un prêtre excellent qui continuait de remplir exactement les fonctions du ministère paroissial. Ses confrères ayant représenté à Monseigneur qu'une telle longévité méritait sa récompense, l'évêque nomma chanoine honoraire le vigoureux vieillard, observant toutefois que cette distinction ne constituait pas un précédent et qu'on y regarderait de plus près dès que serait trouvé le moyen de prolonger la vie humaine.

Quelques jours plus tard, au presbytère de Bétaumont, l'abbé Pecquet entra à la cuisine :

— Alors, vous écrivez encore, Léocadie? Il vous faudra bientôt un secrétaire!

— C'est une lettre de félicitations que je fais pour M. le curé de Mabompré.

— Vous allez vous fatiguer la tête et demain vous devrez de nouveau prendre des cachets. Voulez-vous que je vous la rédige,

votre lettre? Donnez-moi votre brouillon, j'arrangerai cela et vous n'aurez qu'à recopier.

— Merci, monsieur le Curé. Seulement, je vous en prie, écrivez lisiblement et ne mettez pas des choses trop extraordinaires. Je veux être en très bons termes avec M. l'abbé Pignolet.

— Mais qu'est-ce que vous déchirez là?

— J'ôte le post-scriptum. Il est confidentiel. Je le referai bien toute seule.

Remaniée par l'abbé Pecquet, la lettre de Léocadie était ainsi conçue :

« Monsieur le Chanoine honoraire,

» C'est avec un frémissement de joie dans tout mon être que je mets la main à la plume pour vous féliciter de la haute dignité dont vous avez été revêtu et que personne dans le diocèse ne méritait mieux que vous.

» Comme Monseigneur a bien fait! Combien vous désirerez peu mourir à présent! Comme vos paroissiens seront fiers! Et surtout comme M^{lle} Elodie trouvera maintenant qu'il fait bon vivre au presbytère de Mabompré!

» Car si votre gloire est partagée par tous ceux qui vous entourent, elle rejailit d'abord sur la vertueuse personne qui a consacré les trente plus belles années de son existence à votre service. Du coup ses peines sont oubliées, ses sacrifices reçoivent leur récompense et l'ardeur de son dévouement s'en trouve décuplée.

» Dès ce jour, M^{lle} Elodie prend le pas sur toutes les servantes ecclésiastiques du canton. Déjà nous l'aimions pour ses qualités de cœur, nous l'estimions pour sa valeur morale et professionnelle; désormais il faudra en outre que nous la respections pour l'honneur qu'elle a de gouverner l'intérieur d'un éminent dignitaire de la Sainte Eglise.

» Il y aura toujours de l'inégalité ici-bas et nous devons accepter notre sort, sans en vouloir à ceux que Dieu place au-dessus de nous. Mais comment ne point envier un peu la collègue à qui échoit un pareil bonheur? « Monsieur le Chanoine! Monsieur le Chanoine! » tel est le titre qui retentira sans cesse à ses oreilles, telle est l'adresse que ses yeux liront sur les lettres envoyées à son maître, tels sont les mots que ses lèvres rediront cent fois le jour en parlant de vous et en vous parlant. C'est pour « Monsieur le Chanoine » qu'elle cuisinera, courra, coudra, cirera, lavera, lessivera, repassera, ravaudra, servira à table, ouvrira la porte, parlera, se taira, déploiera en un mot cette activité colossale et variée qui est le propre de notre pénible état. Pénible, mais combien sublime! Car, comme dit M. le curé Pecquet, *ubi amatur, non laboratur*, rien ne coûte de ce qu'on fait avec amour.

» Quelles consolations seront désormais les siennes! Je la vois, avant les cérémonies, se diriger vers le placard où sont serrés les insignes de votre canonat. Elle ouvre le carton, soulève le papier de soie, déplie avec précaution le surplis de dentelles, brosse le camail, caresse l'hermine veloutée et dépose un baiser respectueux sur la croix qui tantôt brillera comme un soleil sur votre poitrine. Et aux heures de lassitude, elle reviendra vers ce placard où la seule vue du précieux paquet suffira à ranimer son courage et à lui rendre le bonheur de vivre.

» Et que sera-ce quand, en pleine liturgie, elle verra son maître revêtu de ce costume incomparable qui embellit les plus beaux prêtres, rajeunit les vieux, enforcit les maigres, amaigrit les gros, redresse ceux que courbe l'infirmité et donne si gracieuse tournure à tous ceux que l'âge ou les labeurs du saint ministère ont rendu contrefaits?

» Cette remarque est de M. le curé Pecquet qui plaisante parfois, mais qui admire si volontiers tout ce qui mérite de l'être. Il raconte qu'un des plus mémorables spectacles qu'il ait vus,

fut un cortège qui se déroulait dans la ville épiscopale où il faisait ses études. Vêtus de blanc, les enfants ouvraient la marche au rythme de ce gentil refrain :

*A Jésus, mon doux Sauveur,
J'ai donné mon petit cœur,
Il le tient, Il le tient,
Il le tient si bien
Que le monde n'en a rien.*

» Suivait la jeunesse des deux sexes dont M. le curé ne se rappelle plus ce qu'elle chantait. Puis, les pères et mères de famille. Venait ensuite une association de vieilles filles qui soupiraient :

*Lancez vos traits, je ne crains rien,
Mon bras vainqueur les brise, les brise.*

» Le corps des chanoines fermait le cortège. Ils n'avaient plus qu'un souffle, on ne leur eût pas donné deux heures à vivre, leur tête retombait sur leur poitrine que c'était à fendre l'âme et à peine saisissait-on, entre des accès de toux, quelques bribes de leur cantique :

*Quelle nouvelle et sainte ardeur
En ce jour embrase mon â-â-â-me!*

» Mais le costume sauvait tout; les rouges, les blancs et les ors des mosettes resplendissaient comme les couleurs d'un drapeau; ces vieillards caducs prenaient soudain figure de héros d'épopée et tout le succès de la journée fut pour eux.

» M. l'abbé Pecquet, qui vous a déjà envoyé ses félicitations, profite de ma lettre pour vous en renouveler l'expression et vous redire la part sincère qu'il prend à votre joie.

» Celle-ci doit être d'autant plus vive, ajoute-t-il, qu'elle est entièrement pure, puisque vous n'avez rien fait pour la mériter ni l'obtenir. Comme d'autres, vous eussiez pu fonder quelque nouvelle congrégation, répandre des dévotions extraordinaires dans le pays, composer des litanies, publier des brochures d'archéologie, célébrer en vers ou en prose la gloire de Monseigneur. Vous n'avez rien écrit, rien sollicité, rien versé, rien établi, rien construit ni rien détruit. Votre canonicat vous est arrivé par la grâce du calendrier, comme un fruit qui se noue quand la saison est venue; il vous a suffi de persévérer dans l'être selon l'expression de saint Thomas, de vieillir en restant ce que vous étiez, c'est-à-dire : un bon prêtre en bonne santé que rien ne désignait pour n'être pas chanoine.

» Il s'agit à présent de le demeurer et de ne pas faire comme cet écrivain, au lendemain de son entrée à l'Académie française. Il avait éperdument désiré d'en être, multiplié les démarches, énormément couru dans Paris, grimpé beaucoup d'escaliers pour réussir. Tant mangea-t-il et but-il aux repas qu'on offrit ensuite en son honneur, qu'après son cœur, ses organes digestifs le lâchèrent, et tel un cheval de course qui s'abat au poteau, il mourut quelques semaines après son élection. Soyez prudent, Monsieur le Chanoine, gardez-vous des refroidissements, ne restez jamais les pieds mouillés, surtout ne mangez pas trop le soir; maintenant que les curés comptent sur vous pour rehausser leurs Adorations de votre présence en camail, ce serait par trop dommage que vous trompiez leur attente en allant imprudemment attraper la mort.

» Il est des bonheurs qui s'usent en durant. Tel ne sera point le vôtre, Monsieur le Chanoine, si vous voulez suivre le conseil que M. le curé Pecquet se donne à lui-même tous les matins. Il ne regarde pas, dit-il, au-dessus de lui, mais au-dessous;

il ne songe pas aux faveurs qui lui échappèrent, mais aux disgrâces qui lui furent épargnées. Quand il se promène dans la campagne, une éclaboussure d'oiseau vient-elle à tomber sur son chapeau? « Quelle chance, pense-t-il, que les vaches ne sachent pas encore voler! » La soupe a-t-elle été salée trois fois? « Quelle veine que cette distraite de Léocadie n'y ait pas mis de mort-aux-rats pour l'assaisonner! » Aussi, si on avait pensé à lui pour un canonicat, ne passerait-il pas ses journées à désirer d'être prélat domestique, comte romain ou protonotaire apostolique. Point davantage ne songerait-il aux vingt mille prêtres qui portent le camail, en se disant qu'un honneur si répandu n'en est pas un et qu'on ne lui a donc pas donné grand'chose. Il chasserait ces réflexions déprimantes et se représenterait plutôt ces millions d'infortunés confrères qui jamais ne furent ni ne seront chanoines et dans la vallée de Josaphat devront comparaître en simple soutane devant leur souverain Juge.

» En attendant, M. le curé Pecquet dit que votre sort est tout de même bien enviable et qu'il ne tiendra qu'à vous d'en savourer chaque jour davantage l'infinie douceur.

» Pour moi, Monsieur le Chanoine, qui ai toujours regardé le canonicat comme le couronnement naturel d'une carrière sacerdotale bien conduite, j'ose assurer que, si toute l'Ardenne religieuse a désormais les yeux fixés sur le curé de Mabompré, nulle part, croyez-le, autant qu'à la cuisine du presbytère de Bétaumont, on ne partage votre bonheur et on ne souhaite de vous en voir jouir longtemps.

» Daignez, je vous prie, Monsieur le Chanoine honoraire, m'accorder votre sainte bénédiction et recevoir les salutations respectueuses de

» Votre humble admiratrice,
» LÉOCADIE TRIBOLET.

» P.-S. très confidentiel. — Comme je vous l'ai dit, c'est M. le Curé qui m'a aidée à confectionner la présente, car je serais bien incapable d'écrire de si belles phrases. A son habitude, il y a fourré des bons conseils comme il fait toujours dans ses sermons. J'ai failli ne pas les recopier, mais mon maître a passé toute la soirée d'hier à remanier ma lettre et il me serait trop pénible de l'avoir fait travailler pour rien.

» Maintenant, Monsieur le Chanoine, je veux vous ouvrir mon cœur, confidentiellement, comme à confesse. Puisque vous avez à présent tant d'autorité dans l'Eglise, ne pourriez-vous intervenir pour qu'on donne aussi le canonicat à M. le curé Pecquet? Je vous assure que nous le méritons bien... Si vous saviez comme ça nous ferait plaisir! Quelle joie dans la paroisse! Et comme ce serait utile pour le bien des âmes : peut-être n'en faudrait-il pas plus pour que M. le chef de gare se convertisse. Personnellement M. le Curé ne tient pas aux honneurs, du moins le dit-il. Mais on ne doit pas penser qu'à soi, et il s'y ferait comme un autre. Il est si bon, il donne tout ce qu'il a en cachette, il ne ferait pas de mal à une mouche. Si vous réussissez, vous pouvez compter que je le soignerai mieux encore que par le passé, qu'il sera toujours propre comme un sou, qu'il achètera de temps en temps une nouvelle soutane et que le presbytère de Bétaumont sera le mieux tenu du doyenné. D'ailleurs, c'est bien mon intention d'empêcher désormais les mendiants d'entrer à la maison. Pour les serins, je m'en déferai s'il le faut absolument, à condition que M. le Curé y consente. Mais est-ce tout à fait nécessaire? N'ont-ils donc pas de bêtes à l'évêché? Quant à supprimer le chien, il n'y faut pas songer.

» Dites-moi, s'il vous plaît : est-ce que ça coûte cher un camail, avec la croix pectorale et tout ce qui s'ensuit? Il est vrai que M^{lle} Elodie pourra me renseigner. En tout cas, je suis prête à vendre mes actions pour acheter ce qu'il faudra. Pour vos

démarches, vous me ferez le compte de ce qu'elles vous auront coûté, je vous rembourserai le tout. S'il convient, à votre avis, que la paroisse envoie une pétition à Monseigneur, dites-le-moi aussi, je m'en occuperai délicatement. Tout le monde signera, j'en suis sûre, y compris M. le chef de gare. Encore une fois, je vous en supplie, Monsieur le Chanoine, faites le nécessaire, il y va de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Je vous écris tout cela de loin, parce que de près je n'oserais vous en parler. Mes compliments à M^{lle} Elodie.

» Votre reconnaissante,
» LÉOCADIE T. »

OMER ENGLEBERT.

En quelques lignes...

René Doumic

C'est un peu la Vieille France qui s'en va. On a pu dauber sur le conservatisme étrié du directeur de la revue saumon, reprocher au panégyriste des Prix littéraires sa tendance à n'accueillir que les réputations déjà blettes, déplorer cette barbe de noyé qui semblait dégouliner de tous les lieux communs applaudis sous la Coupole : René Doumic tenait, dans la figuration de notre époque, une place qu'il ne sera pas facile de remplir.

L'auteur de ces lignes se souvient de lui avoir demandé, autrefois, une interview. Encore ce mot, qui sonne anglais, est-il impropre : Doumic tenait plutôt officine de « consultations littéraires ». Et cela se passait dans les bureaux de la *Revue des Deux Mondes*, dans ces bureaux tout pleins d'une poussière vénérable et d'un très solennel ennui. Le secrétaire perpétuel de l'Académie avait, dès cette époque (qui remonte à quelque quinze ans), son visage d'éternité. Il meurt, chargé d'années et d'œuvres pies, assuré qu'il est de n'avoir point laissé se perdre les traditions qui font, de la douairière du Pont-des-Arts, une dame fort courtisée.

Ceux qui renâclent devant certains choix pour tels fauteuils se font, de l'Académie française, une image tout à fait fautive. Il n'est pas vrai que les seuls écrivains y aient accès. Et s'il advient aux trente-cinq ou trente-sept votants d'élire un romancier ou un poète, se gardent-ils bien de ne prendre en considération que les volumes de prose ou de vers. La très noble maison du quai Conti est devenue un conservatoire des différents spécimens d'une faune sociale dont l'ensemble constitue le reflet permanent d'une France qui ne veut pas mourir, d'une France qui refuse de s'abandonner à la facile griserie des slogans du jour. Voilà pourquoi il y aura toujours, sous la Coupole, des ducs et un amiral, des prélats et deux maréchaux, des diplomates et des politiques. Feu Jonnart n'avait écrit que des lettres de démission?... La belle affaire! On assure que l'amiral Lacaze est surtout capable de lire une carte marine. A la bonne heure! Charles Maurras peut continuer de nous donner ses proses lumineuses; et un Peisson de nous narrer les grandes peurs de la mer océane...

René Doumic avait fort bien compris, fort subtilement, cette cuisine et tous ses dosages. Il laisse quelques études critiques d'une originalité contestable. Mais l'œuvre qui demeure — l'Académie traditionnelle et son antichambre : la *Revue des Deux Mondes* — vaut bien une oraison funèbre et de fort vifs regrets.

Raoul Ponchon

Au Quartier Latin, les légendes ont la vie dure. Il y a eu, il y a toujours la légende de Villon : d'un Villon truand, humeur de piots et caresseur de belles, poète à ses heures, mais poète de la taverne et qui réservait à la Grosse Margot le plus clair de son inspiration. Depuis, les cafés littéraires et les brasseries du Boul' Mich' ont fait la renommée d'un Moréas, d'un Verlaine à l'absinthe.

Raoul Ponchon passait pour le dernier prêtre de Bacchus. Lié d'amitié avec Jean Rochemin, volontiers il se serait insurgé, lui aussi, contre ces pitoyables déjeuners où Paul Bourget n'offrait à ses hôtes que le chocolat « du Carme » et de l'eau, cette abomination. Faiseur de gazettes rimées, Ponchon partageait son temps entre le guéridon de marbre où s'entassaient les soucoupes et l'écritoire où il laissait courir son imaginative.

On a calculé qu'il a commis, dans sa longue vie, bien plus de vers que Victor Hugo en personne. Et cette statistique me fait froid dans le dos. Car presque tous les bouts-rimés de Ponchon que j'ai lus sont plus plats qu'une galette. Des courriéristes indiscrets ont exhumé le quatrain qu'il envoya, la veille de sa mort, à ses confrères de l'Académie Goncourt. Ponchon y déclarait qu'il votait pour Plisnier. Comment ces méchants vers n'ont pas porté malheur à notre compatriote : c'est une chose que nous n'avons pas encore réussi à nous expliquer.

— Mais Ponchon était une figure!...

— Si vous voulez. Admettons que la galerie littéraire réclame, à chaque génération, le bon poivrot sympathique et zigzaguant. Pour notre part, nous n'y trouvons rien à redire. A condition que ses refrains bachiques partagent le sort des chansons-express que riment, sur un tréteau de Montmartre, de pauvres diables d'improvisateurs, obligés de compter avec la stupidité du public qui fournit, à jet piteux, les « quatre masculines » et les « deux féminines ».

Raoul Ponchon est mort. Paix à sa joyeuse guenille! Plantons une vigne sur sa tombe. Et souhaitons que l'Académie Goncourt ne se croie pas tenue de remplacer un pochard sans talent par quelque autre phénomène du Quartier. Contrairement à ce qui se passe — à ce qui doit se passer — au bout du Pont-des-Arts, les héritiers spirituels du fameux Grenier ne doivent avoir égard qu'au talent.

Charles Plisnier, Prix Goncourt

Décidément, c'est la semaine : les « events » littéraires se suivent. S'ils ne se ressemblent pas, du moins nous frappent-ils par un air de sagesse (nous parlons des Prix, des Prix de décembre, qui s'abattent, comme la manne au désert, sur le front des heureux lauréats).

En couronnant Charles Plisnier, les Goncourt donnent l'impression — très nette — qu'ils ont cédé à une espèce de chantage. On leur avait dit, et sans la moindre aménité, quand ils préférèrent, à *Mariages*, *l'Empreinte du Dieu* : « Vous vous refusez, par esprit de nationalisme, à récompenser comme il le mérite un auteur belge! » Le coup du martyr a fort bien réussi. Ce qu'il y a de plus inquiétant pour les verdicts à venir, c'est que, l'an dernier déjà, le triomphe de Maxence Van der Meersch avait tout l'air d'une réhabilitation. Si les jurés n'y mettent bon ordre, c'est à qui des éditeurs, des « parrains », des amis, déclenchera, au lendemain du déjeuner chez Drouant, la campagne la plus violente en réparation d'un talent méconnu. Et cela pourrait nous mener fort loin.

Plisnier est-il digne du titre qu'il vient de conquérir de haute

lutte? Assurément. Bien que *Faux Passeports* échappe à la définition du roman, telle que la concevait le Testament d'Edmond et Jules. Mais il paraît que les Dix (qui n'étaient que Huit) ont voulu récompenser *Mariages*.

Il est assez curieux de constater que Plisnier, ancien militant communiste, tourne définitivement le dos à ses ex-frères de combat : « Désormais », proclame-t-il devant le micro, « je ne suis plus, je ne veux plus être qu'un littérateur. » On comprend ça!

Et les lettres belges, que deviennent-elles dans toute cette aventure?

Les lettres belges — malheureusement! — vont y chercher une raison de plus de s'exalter au delà du *decet*. Lisez les deux volumes qui comptent parmi la production de Plisnier : et vous constaterez que le lauréat du Goncourt 1937 ne doit rien, mais absolument rien à l'atmosphère du pays natal. Pas une trace de régionalisme chez le romancier de *Mariages*, à propos de qui on a pu citer les noms de Benjamin Constant, de Stendhal, de Maupassant, d'Elémir Bourges. Et quant aux nouvelles « révolutionnaires » qui forment le recueil *Faux Passeports*, elles font songer à un Paul Morand qui aurait éteint les feux tournants de ses projections colorées et qui multiplierait les jeux d'incidences sentimentales et philosophiques.

Disons-nous bien, honnêtement, que les littérateurs de chez nous qui puissent revendiquer l'audience universelle sont plus rares que les doigts de la main. Et ne prenons pas prétexte du succès — mérité, d'ailleurs, on y insiste — de Charles Plisnier pour demander au Gouvernement de M. Paul-Emile Janson qu'il encourage, jusques aux subsides officiels, les cacographes de province et les gribouilleurs de faubourgs.

Une enquête rétrospective sur les Prix Goncourt

Il est piquant de reprendre la liste des trente-quatre premiers lauréats (Charles Plisnier est le trente-cinquième titulaire du Prix fameux) et de voir si les Dix ont eu, comme on dit familièrement, la main heureuse.

Aujourd'hui que les procédés de lancement d'un livre ressortissent aux us et coutumes de la publicité commerciale, on peut affirmer que le Goncourt est, du moins, une bonne affaire pour l'auteur et pour son éditeur : un tirage presque assuré de 40.000 exemplaires, des contrats à signer, des contes et nouvelles à fournir aux grands périodiques qui se les disputent à prix d'or...

Mais quelques liasses de billets bleus ne signifient pas toujours la gloire. Qu'avons-nous retenu d'un John-Antoine Nau (le vainqueur de cette première foire d'empoigne, 1903), d'Émile Moselly, l'auteur de *Terre lorraine*, de ce Marc Elder qui se vit couronner l'année même où paraissait en librairie le *Grand Meaulnes*? Qui de nous se souvient encore d'Adrien Bertrand, d'Henry Malherbe, voire de Lucien Fabre, qui signa les trois volumes de *Rabevel*, ou de ce Thierry Sandre, qui se souvenait, lui, de la légende du chèvrefeuille telle que la contèrent les poètes de Tristan et Iseut? Quand on veut faire honneur aux Dix de leur clairvoyance, on cite toujours le même nom : celui de Marcel Proust. Mais chacun sait que le romancier de *A la recherche du temps perdu* n'est pas une « découverte » de l'Académie restreinte.

Dès lors, il faut admettre que le choix du jury est déterminé par toutes sortes de raisons où interviennent le hasard, les camaraderies, l'habileté des éditeurs, l'entregent du candidat. Et c'est fort bien ainsi. Le recul des années se charge de décanter toute cette masse en fermentation : les poids lourds vont au fond; seuls surnagent, du côté de la lumière, les beaux grands livres. Il serait un peu dommage, ne trouvez-vous pas? que le doux, le sensible Alain-Fournier eût été remarqué, montré du doigt,

hissé sur l'estrade au carrefour, l'année même où le farouche Augustin faisait confiance au petit Seurel de son amour impossible, insensé pour Yvonne de Galais.

Et le Fémina?...

Le Fémina est allé à une femme. Triomphe du bon sens! Elles étaient dix-neuf à se disputer, autour d'une table chargée de gâteaux secs. Les unes « en pinçaient » pour Robert Brasillach (dont le roman *Comme le temps passe...* est une belle chose, lente et passionnée); les autres lui préféraient la petite Berrichonne que tout Paris connaît aujourd'hui sous le nom de Raymonde Vincent.

J'ai beaucoup aimé ce livre de plein air et de tendresse forte : *Campagne*. Il y passe un souffle tonique. Les horizons illimités, les fermes perdues de l'autre côté de la forêt, les troupeaux de moutons que des bergères mènent vers la pâture : toute cette vie monotone et éternelle de la terre et de ses tâcherons s'exprime, avec le rythme même des saisons et des jours, dans le livre de Raymonde Vincent. Mais j'ai peur que les « exploitants » ne nous gâtent l'exploit. On raconte que la Berrichonne, à dix-sept ans, ne savait ni lire, ni écrire, que son enfance s'est déroulée loin des hommes qui se regardent souffrir. Pourquoi cette affectation de fausse naïveté?...

Campagne est une œuvre de beauté et d'amour. Ne sacrifions pas au mauvais poncif du spontané. N'allons pas recréer le « bon sauvage ». Il y a, du reste, chez Raymonde Vincent, des coquetteries d'auteur. On s'en féliciterait presque.

Sommes-nous devenus à ce point compliqués que la simplicité même doive mettre le masque de l'on ne sait quelle ingénuité suspecte et minaudière?...

Dom Guéranger⁽¹⁾

Depuis Solesmes fondée, la défense catholique avait fait une recrue, qui portait dans la presse dont elle faisait usage, un ton jusqu'alors inconnu. Dans l'*Univers* récemment créé, Veillot, qu'on avait engagé, se faisait place par des talents de jour en jour plus remarquables. Converti à l'Eglise après une carrière commencée dans l'indifférence religieuse, enfant du peuple issu de l'école primaire, le nouveau venu ne recevait aucune des influences qui, depuis le commencement du siècle, avaient façonné cette défense.

Il ignorait Maistre et Lamennais, et détestait Chateaubriand. Le genre d'Ozanam l'exaspérait, et il a qualifié de « pédantisme religieux » le ton du salon de Mme Swetchine. Le zèle impatient qu'il mettait à seconder la campagne menée pour l'enseignement par Montalembert dans les Chambres le fit bientôt juger compromettant. M. Eugène Veillot a conté comment se forma entre celui-ci, Lacordaire, Ravignan, Dupanloup, et Lenormant de la Sorbonne, pour l'évincer et s'emparer de la direction du journal, un complot, qui ne réussit pas. L'action commune en conséquence resta en proie à cette querelle intérieure; le parti des accommodements menant la pratique parlementaire, tandis

(1) Nous devons à la grande obligeance des éditeurs, MM. Desclée, de Brouwer et C^{ie}, à Paris, la primeur de ces pages extraites d'une introduction à des pages choisies de Dom Guéranger qui paraîtront très prochainement dans la belle collection : CHOISIR.

Que, dans le dialogue de la presse et de l'opinion, ce fut la franchise qui l'emporta.

Un caractère de ce genre devait plaire à Guéranger, moins par affinité d'humeur, qu'ils eurent tous deux très différente, que comme l'assurant de trouver dans le journal, chaque fois qu'il aurait à parler au public, un organe affranchi des ménagements de parti. Une amitié se noua donc entre eux, laquelle en moins de dix ans devait rendre l'abbé de Solesmes odieux aux débris du mennaisianisme, qui, peu à peu ralliés autour des libéraux, se préparaient à mener contre la prérogative romaine, qu'ils avaient d'abord défendue, le grand assaut auquel se termine leur histoire. C'est vers ce temps aussi que Guéranger connut le cardinal Pie, alors vicaire à Chartres, partant que fut ébauché le trio de la résistance, qui devait triompher de cet assaut.

Cependant les précautions qu'on prétendait garder dans la campagne de l'enseignement n'empêchaient pas l'alarme ressentie chez l'adversaire d'inspirer de furieuses revanches. Thiers, qu'on se flattait d'y rallier, n'en déclara pas moins qu'il fallait « mettre la main de Voltaire sur ces gens-là ». Au commencement de 1845, les Chambres demandèrent au roi la dispersion des ordres religieux. Bénédictins et Jésuites avant tout étaient visés dans cette requête.

Bizarri, secrétaire des Evêques et Réguliers, a conté plus tard à Guéranger que, déférant à l'irjonction des Chambres, le gouvernement français ne réclama rien moins que l'abandon du bref de fondation de Solesmes, et que la mesure qu'on prit à Rome de déléguer l'évêque du Mans au gouvernement de l'abbaye n'avait été que pour les sauver. Guéranger crut alors l'effet d'une trame ourdie entre le prélat et le ministère. Moins de six mois plus tard les Jésuites étaient chassés, et le pape Grégoire XVI, cédant sur le cas de ces pères comme il avait cédé sur celui de Solesmes, aux menaces de l'adversaire, donnait les mains. L'abbaye perdit son exemption, celle de l'avenir pour ses filiales, et l'abbé sa perpétuité. Telle fut pour Guéranger le contre-coup d'une action complètement étrangère à celle à laquelle il vivait consacré; telle fut aussi la dernière des traverses qu'il eut à subir dans son œuvre. L'année suivante le pape Grégoire mourut. Avec Pie IX, qui succéda, s'ouvrait pour l'Eglise une période d'un caractère tout différent.

Elle commença chez le nouveau pape par un essai des maximes libérales, que chacun sait qu'il professait, et dont il fut presque aussitôt payé par l'assassinat de son ministre, et par la révolution romaine. En France, dans le même temps, le roi fut renversé par une émeute, suivie de la terrible insurrection de juin, où cinq mille Parisiens périrent. Cousin, occupé depuis vingt ans à combattre l'Eglise par sa philosophie, disait, parlant à Rémusat, qu'il rencontrait à l'Institut : « Courons nous jeter dans les bras du clergé. » La leçon des événements porta, avec des effets divers : dictant au pape Pie IX vingt ans de constants combats contre le libéralisme, ralliant en France ceux de la doctrine romaine à la dictature qui suivit aux mains de Napoléon III, que l'expédition dont il secourait le pape leur faisait prendre pour Charlemagne, en attendant que Veuillot reconnût en lui « un Louis-Philippe perfectionné ». Ces conséquences, jointes au dissentiment touchant la loi de l'enseignement, que Falloux devenu ministre forgeait en compagnie de Thiers et de Dupanloup, achevèrent la rupture entre les deux partis.

Au sujet de cette loi, une lettre de Guéranger discernait cependant fort bien les termes du cas posé dans la conscience, que l'esprit généreux, mais futile, de Montalembert, à qui il s'adresse, confondait : savoir qu'en proposant une loi mal fondée, les chefs assument une responsabilité, dont est exempt le troupeau, quand il ne fait que se réjouir de quelque bien dont elle est cause; l'usage n'engageant pas le principe, mais l'institution

même, si fait. « Si la loi passe, dit-il, moi qui n'y aurai pas contribué, je la regarderai comme un bien, en ce qu'elle améliore la situation générale, dans la facilité qu'elle donne de créer des établissements libres; mais vous ne pouvez, vous, vous dispenser de l'attaquer, en ce qu'elle amalgame les hommes de l'Eglise avec des ennemis de notre foi. Les droits de l'Eglise peuvent être méconnus, mais jamais confondus avec ceux de ce qu'on appelle l'Etat. Assumer la défense directe de ces points-là, c'est ce que je ne pourrais faire, c'est ce que je regrette de vous voir faire. »

* * *

Au sujet du nouveau régime voici ce que, s'adressant au même, il écrivait : « Toute supériorité sociale ayant été nivelée par la Constituante, il s'ensuit que notre malheureux pays ne peut être en repos que sous un régime despotique. A la moindre suspension de ce régime, l'opposition se déclare, et ce n'est pas à telle ou telle loi que cette opposition s'attaque, c'est au pouvoir lui-même, et bientôt aux principes de la sociabilité humaine. Tout cela n'est pas gai, mais il en est ainsi. » Dans des jugements si motivés, Montalembert s'obstinait à ne connaître que la séduction opérée par les violences de l'*Univers*, au détriment de la reconnaissance que les catholiques devaient à lui. La lettre qu'en retour Guéranger eut de sa main contenait ces tristes paroles : « Je ne vous demande aucune réponse. » Dans cette amitié rompue cessait une équivoque, que la confusion des esprits et le tumulte des circonstances avaient dissimulée vingt ans.

Cependant la triple estime méritée par les travaux de Dom Guéranger, par son œuvre monastique et par son caractère, passait dans le domaine des faits publics à Rome, où Fornari, relevé de sa nonciature, s'en faisait le zélé propagateur. Un témoignage du pape Pie IX en porta la consécration dans un bref adressé à l'archevêque de Reims, où l'éloge qu'on lui décernait fit sensation dans le clergé de France. En même temps on souhaitait de le posséder à Rome, et le pape désirait le voir. L'occasion lui paraissant bonne de recouvrer pour l'abbaye les franchises englouties dans la dernière tourmente, pour la troisième fois en dix ans l'abbé de Solesmes fit ce voyage, dans des conditions bien différentes des premières, où il allait en solliciteur, tandis qu'on l'y reçut alors avec empressement et déférence.

Car comment ne pas reconnaître que les lumières amassées par un si remarquable effort intéressaient l'Eglise elle-même? Le pape le nomma consultant de l'Index, puis des Rites, et incontinent lui mit aux mains plusieurs affaires d'importance. L'audience fut chaleureuse et pleine de promesses. Opportunément pressée par le pontife, la procédure rendit à l'abbaye toutes les libertés dont de fâcheuses conjonctures avaient été cause de la priver. Les retours de fortune dans le passé, inspirant de pourvoir à l'avenir, l'abbé demanda la grâce d'un protecteur dans Rome, qui fut le cardinal Fornari.

Aux jours les plus mauvais des récents événements, Guéranger avait écrit une *Vie de sainte Cécile*, remarquable par les leçons données dans la préface, de sérénité aux chrétiens en face des révolutions de ce monde, notable en outre en ce que l'auteur s'y montre transporté en imagination dans ces premiers siècles de l'Eglise que sa science avait pénétrés. Ce séjour de Rome fut pour lui l'occasion de s'en rapprocher davantage. Il y connut Rossi, l'historien des Catacombes, jeune alors, et que le cardinal Mai avouait pour le plus éminent de ses disciples. L'amitié qu'ils nouèrent leur dura toute la vie, avec non moins de profit pour l'un que pour l'autre.

Pie avait été fait évêque de Poitiers, et l'autorité que lui donnait la fermeté des enseignements qui dès lors partirent de

ce siège rejoignait l'action de Guéranger. Dans le même temps Dupanloup, fait évêque d'Orléans, valait aux libéraux un prestige presque aussi puissant qu'usurpé : la superbe dans le ton, des éloges de parti, enfin la faveur des salons, qui fêtaient en lui d'illustres parentages, ayant fait le plus clair de la réputation de ce prélat.

Si la prudence vulgaire eût conduit Guéranger, il aurait redouté de déplaire à des gens en qui le préjugé du monde, joint à celui des académies, où tous plus ou moins parvinrent en s'y tirant les uns les autres, avait pour effet de fomentier des amours-propres qui ne pardonnaient pas. Il comptait chez eux des amis, qu'il lui était aisé, s'il l'avait voulu, de ménager, et l'on prend à le fréquenter l'idée que la charité seule, à défaut d'ambitions qu'il n'eût pas, l'aurait rangé à ce parti, si par delà la liturgie dont il avait vengé la querelle, et l'ordre bénédictin dont il pressait l'essor, de plus grands intérêts n'avaient requis son assistance, et pour commencer, celui de la pensée chrétienne, et même de la pensée tout court. L'apparition d'un livre du prince Albert de Broglie sur *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle* fut l'occasion de le faire voir.

L'ouvrage portait le double reproche d'adopter en histoire la méthode des causes immanentes, fournies par le climat et la race, propagée par Herder en Allemagne, et qui depuis vingt ans se faisait goûter chez nous, et de l'appliquer aux faits du christianisme, où la *Vie de Jésus* de Renan allait bientôt en étaler le scandale. Dans le profane, elle produit les résultats trompeurs que Michelet et Taine ont popularisés; car comme elle verse sur des sujets graves, dont l'éclaircissement, quand il se rend nécessaire, confine aisément à la sécheresse, le lustre de couleurs controuvées et de généralités spécieuses, elle a prodigieusement réussi dans le public, ne rencontrant dans le profane de résistance que chez les érudits de carrière, et en fait de grands écrivains que chez Fustel de Coulanges. Les libéraux, légers d'idées, toujours à la queue de la réclame, devaient se prévaloir de cet appât; marié à des intentions pieuses, il leur assurait chez les fidèles un public à la fois flatté dans sa dévotion et charmé.

On doit à la mémoire de Broglie l'aveu que dans des ouvrages écrits ensuite, il s'est montré moins infidèle aux vrais devoirs de l'historien. Toutefois jamais censure ne fut mieux adressée, ne s'exerça plus opportunément, pour l'apologétique d'une part, de l'autre pour l'histoire, que celle que dans dix-sept articles de *l'Univers*, d'octobre 1856 au mois de mai de l'année suivante, Guéranger fit de celui-là. Des répliques de l'auteur dans le *Correspondant* donnèrent lieu à huit articles nouveaux, une seconde édition du livre à un dernier, qui joint aux précédents, forma l'année suivante le livre qui porte le titre d'*Essai sur le Naturalisme contemporain*, égal en importance, quoique d'autre façon, aux *Institutions liturgiques*.

Car on y trouve d'abord une théologie qui, avant d'éclairer l'histoire, fait la lumière sur des principes qu'une apologétique frivole brouillait depuis cinquante ans. Peu de gens savent sans doute que dans le siècle écoulé les définitions romaines ne se seront presque exercées qu'à la défense de la pensée, sapée dans son intégrité dans le temps de *l'Essai* au nom de la foi et de la tradition, comme elle l'avait été prédominamment par le système du Sens commun : fidéisme, traditionalisme, alors condamnés, attestant la persistance chimère d'une autorité bâtie en dépit de la raison, et obéie sans son concours. Tout cela ne se lassait pas de repousser et de fleurir chez les mennaisiens et leurs alliés, au nombre desquels Broglie figurait.

La pensée qui gouverne son livre est que la certitude que la raison recherche et que la nature réclame n'est réalisée que par la foi : l'homme en étant par lui-même incapable, non seulement à l'égard de quelque matière, mais de toutes, et essentiellement

de celles qui lui importent le plus, comme l'existence de Dieu et la règle des mœurs; d'où sort cette conséquence que le monde antique dut se convertir afin de posséder l'une et l'autre : position qu'on croyait avouable à la pensée même infidèle, parce qu'elle ne lui propose dans le symbole chrétien qu'un accomplissement de la raison commune à tous; d'ailleurs propice à l'éloquence, par tous les lieux communs dont elle battait le rappel sur l'infirmité de notre esprit, et l'obligation pathétique d'en guérir.

Seulement cette méthode, par où l'on se flattait d'humaniser l'apostolat, avait l'inconvénient de rendre atroce la doctrine, puisqu'en privant de toute connaissance d'en haut comme de toute morale les siècles d'avant le christianisme et les trois quarts actuels du genre humain, elle prononçait en bloc contre la gentilité une damnation, que l'Eglise n'a jamais enseignée, professant au contraire que la nature a d'elle-même des forces pour monter jusqu'à Dieu et descendre dans la conscience. Ce que Rome ne cessait de définir était précisément une lumière naturelle exercée sur ces deux objets : une théologie naturelle, ainsi qu'une morale naturelle, que la profession de christianisme n'est appelée ni à suppléer, ni à parfaire, mais à enrichir d'un ordre divin, naturellement fermé à l'homme, que l'homme naturellement ni ne soupçonne, ni ne désire, dont le miracle porte le message, et dont le Saint-Esprit donne la foi.

Substituer dans l'histoire de l'établissement du christianisme, à ce message l'appel de la nature, s'attacher à montrer, comme le faisait l'auteur, au sein de la société païenne, la religion nouvelle triomphant par le dégoût d'impuissants systèmes, la lassitude de l'orgie et le prestige du rigorisme, c'était, en même temps que ruiner les vrais rapports de la raison et de la foi, renverser l'enseignement de l'Eglise sur l'économie de la conversion. Ce renversement, Guéranger l'appelait *naturalisme*, d'un mot qui ne venait pas moins au secours de l'histoire profane que de la sacrée : parce qu'en vengeant dans celle-ci le miracle, des causes naturelles qu'on mettait à la place, il ne vengerait pas moins, des causes organiques et obscures, milieu, nation, tempérament, auxquelles s'amusait l'auteur, la raison et la conduite humaine, substance avérée de l'histoire politique; au demeurant à l'aise dans cette besogne, car on sait de quelles explications bâclées nous paient communément les prétendues enquêtes qui sont menées en ce genre-là, de quelles vues suspectes, de quels rapports tronqués, de quelles vaines métaphores, de quels contresens et de quels non-sens se contentent, en fait d'histoire, ceux qui mettent la matière à la place de l'esprit.

Rencontrant ce bavardage littéraire chez son auteur, Guéranger l'appelle de la *peinture de genre* : « Tout écrivain, écrit-il, aujourd'hui aspire à la réputation d'artiste, et rien n'est plus couru que les livres où l'auteur a su mêler et fondre le plus de couleurs variées. Nos livres modernes d'histoire en sont parsemés, au point de rendre ennuyeuse pour la plupart des gens de notre temps, la diction ferme des grands narrateurs de l'âge classique. » Assurément, s'il se forme là-dessus une postérité et qu'elle juge, c'est ce jugement qu'elle portera; en attendant, tout ce qui pratique l'histoire, ou s'intéresse à ses vraies recherches, y est déjà converti.

Avec cela, néanmoins, la censure du livre fit scandale; on la reçut comme un attentat de l'intempérance théologique et de l'inquisition doctrinaire contre l'élite des gens distingués. Dans un article du *Correspondant*, Lacordaire se déchaîna, M^{me} Swetchine venait de mourir; Falloux, héritier de ses papiers, publiait sa correspondance. Dans une lettre écrite à Guéranger pour obtenir ce qu'il en possédait, des paroles amères échappées à des précautions que la démarche rendait nécessaire montrent à quel point la blessure était profonde. Les salons conjurés dans Paris

et dans Rome obtinrent un mot du pape, où étaient joué le zèle de Broglie et ses intentions, que Guéranger lui-même avait eu soin de réserver dans ses critiques. Falloux feignait d'en faire état. « Ce n'est pas à moi, répond l'abbé de Solesmes, qui connaît le style et les usages de la Cour romaine, que cette lettre peut persuader autre chose que ce qu'elle dit. » A Rossi à Rome il écrivait : « Je n'ignore pas ce qu'on a dit de ma polémique en haut lieu, grâce aux propos intéressés de ceux qui obtiennent des audiences. » Dans cette occasion comme toujours, il avait mûrement réfléchi, pesé les devoirs que la vérité impose, prévu les organes, le style et les effets de la contradiction prochaine; une fois sa résolution prise, il ne s'occupait plus que de la suivre.

* * *

Cependant l'œuvre monastique, affranchie des obstacles qui l'avaient longtemps contrariée, avançait. L'abbaye de Ligugé, au diocèse de Poitiers, venait d'être fondée avec le concours empressé du cardinal Pie. Bientôt une fondation pareille allait voir le jour dans le monastère de la Madeleine de Marseille. A Solesmes même le plan d'un monastère de femmes était formé. Dans le public de graves événements allaient bientôt croître l'importance du rôle que jouait Dom Guéranger.

Le progrès de l'unité italienne, qui menaçait le pape dans ses Etats, mettait en France l'opinion catholique aux prises avec l'empereur, qui la soutenait. Sous le nom de *question romaine*, le sort de l'Eglise dans son chef devint le grand objet de la controverse catholique sous l'Empire, comme la liberté d'enseignement l'avait été sous Louis-Philippe. Pie, Veuillot, Guéranger furent les ouvriers de cette campagne, que les libéraux désertèrent, ailleurs occupés de discours en public que des congrès catholiques, tenus deux ans de suite à Malines, donnèrent lieu à Montalembert de prononcer à défaut des chambres défunctes, et de conseils secrets, qui des salons se transportèrent dans les oratoires; car c'est ce qui arriva (comme on l'apprit plus tard) chez le même Montalembert à la Roche en Brény, où une inscription gravée en marbre dans la chapelle commémora une pièce de dévotion de ce genre : « Le pain de la vie chrétienne », disait cette inscription, y ayant été « distribué par Félix, évêque d'Orlands, à un petit troupeau d'amis », et « le pacte renouvelé entre eux de combattre pour l'Eglise libre dans la patrie libre »; en sorte qu'à l'action de parti, à laquelle ce troupeau promettait son effort, ne manquaient pas même les rites d'une conjuration.

L'effet n'en parut quelque temps qu'aux tiraillements qu'un tel parti devait encourir du côté de l'autorité romaine. Le *Syllabus*, où se trouvaient rejetées toutes les formules courantes dans leurs écrits, fut commenté pour commencer par Dupanloup, sous la forme d'une adhésion, conçue de façon à en parer l'effet; un blâme encouru du pape pour les discours prononcés aux congrès de Malines resta secret. Il n'était toutefois pas malaisé de voir que l'*Univers*, odieux au parti, avait la confiance du Saint-Siège, méritée par un dévouement que couronnaient aux yeux de l'opinion les rigueurs du gouvernement; tandis que les mandements de l'évêque de Poitiers, déferés au Conseil d'Etat, y étaient condamnés comme d'abus.

Enfin l'*Univers* fut interdit. Guéranger donna dès lors ses articles au *Monde*, qui en tenait la place, avec une plus faible portée. Son autorité s'étendait désormais à toutes les parties du monde chrétien, d'où tout ce qui vaquait à la restauration des monastères s'empressait de le consulter. Un nouveau voyage à Rome, puis au Mont Cassin, un autre en Angleterre, où il connut Faber, une visite que lui rendit Maur Walter, fondateur de l'abbaye de Beuron en Haute-Allemagne, en étaient les effets.

L'honneur que lui valut Pitra fait cardinal, tombé à peu près dans le même temps.

L'immaculée conception de la Vierge déclarée comme dogme de l'Eglise en 1857, servie par un mémoire dont il était l'auteur, avait prodigieusement grandi sa réputation de théologien. Différentes controverses, qu'il continuait de mener dans la presse, ne cessaient d'en rafraîchir l'effet. De son côté, Veuillot, par l'effet même de la privation du journal, qui désignait ses livres à l'attention, se voyait porté à une célébrité, dont le succès des *Odeurs de Paris*, paru alors, porta les échos à toute la France. Des lois nouvelles, qui délivraient la presse, permettaient à l'*Univers* de reparaitre l'année suivante, avec un succès jusque-là inégalé.

C'est au milieu de ces circonstances que le Pape, en butte à tous les dangers, et tandis que celui de perdre ses Etats se rapprochait tous les jours davantage, mettant avant tout la doctrine, rassembla sous les yeux de l'Europe étonnée le fameux concile du Vatican. L'infailibilité du pontife romain y devint presque aussitôt la question principale. Elle allait y être déclarée.

Ce mémorable événement termine à l'année 1870 l'histoire de près d'un siècle d'agitation religieuse, à la façon de quelques passages étroits, vers lequel en s'avancant les flots d'un canal iraient se précipitant, ramassant des débris de ses rives, qui, le détroit franchi, disparaissent noyés, ou n'émergent plus qu'en épaves. Qui peut douter que l'infailibilité ne fût le vœu du monde catholique? Par des nécessités profondes, le siècle y courait comme à son terme. Au moment d'aboutir pourtant, on n'en voit pas moins à l'encontre se coaliser les résistances, émanées de toutes les écoles qu'en cent ans Rome avait réprouvées, y compris (par un paradoxe où s'inscrit l'enseignement de l'histoire) celle qui mit en son temps le Siège romain au-dessus de tout. Avec les gallicans, leurs ennemis de jadis, les mennaisiens se raccommodèrent : toutes les dissidences ne formant, dans ces surprenantes circonstances, qu'un seul parti, en faveur d'une papauté faillible et réformable par le concile.

Ce changement est peu remarqué : une note de Guéranger à ses *Lettres à Gratry* en figure comme le monument : « Il fut un temps, dit cet incorruptible témoin, où les chefs du libéralisme ultramontain, alors comme nous se faisaient gloire d'adhérer à des doctrines si longtemps proscrites. Aujourd'hui leur éloignement pour l'ancien régime souffre une exception. Ils ont résolu de sauver au moins le gallicanisme du naufrage de 89, et le *Correspondant* s'est voué depuis plusieurs années à la glorification de principes que l'école catholique de 1830 poursuivait avec autant d'énergie que de talent. »

Le parti fut défait. L'infailibilité passa. La plupart la reçurent et se soumièrent. Un schisme fut ébauché en Bavière par Doellinger, et par Loyson dans la Suisse catholique, l'un et l'autre éteints aujourd'hui. Ce qui persista de résistances cachées, ce que le témoignage d'anciennes amitiés permit aux insoumis de fomenter d'intrigues contre ceux qui se rangeaient à l'obéissance, aura reparu jusqu'à nos jours, poussé par quelque flot à l'écart, sur la grève d'une eau désormais apaisée. Celui qui ferait l'histoire de ce grand désarroi découvrirait sans doute plus d'un fait de ce genre, où pour mieux éclairer l'histoire, la bataille dès longtemps terminée reviendrait se peindre en raccourci.

En France, Dupanloup en fut le chef, le *Correspondant* l'organe, Maret et Gratry les combattants de marque. Elle ralliait le monde et les académies, et se piquait de représenter l'élite, soit par l'importance des évêchés occupés par ceux du parti, soit par la science dont ils faisaient preuve, soit par l'éminence des relations qui contribuaient à leur crédit. Le mouvement en faveur de l'infailibilité, écrivait Dupanloup à l'archevêque de Malines, « est tout à fait en dehors de la partie influente et dirigeante de

a société ». Tout ce qu'ils ont écrit montre que la persuasion de cette supériorité soutenait leur confiance en eux-mêmes et dictait les indignations que leur causait la résistance; laquelle leur vint de deux côtés : de l'opinion, qui derrière Veillot, tenue en haleine par le journal, faisait masse en faveur de l'infaillibilité; de la science ecclésiastique fournie par Guéranger, dans une controverse qui a côté de celle des Institutions et du Naturalisme demeure l'honneur de sa carrière.

* * *

Ces deux actions menées de concert furent ce qui assura la liberté du concile contre les menées de l'intrigue secrète, les audaces des papiers publics, les menaces escomptées des gouvernements. Il fallait répondre aux objections, démentir les fausses nouvelles, calmer les scrupules que ressentaient des volontés mal affermiées, éclairer surtout les esprits sur le fond, que brouillaient à l'envi la légèreté et l'ignorance. Les libéraux, ne pouvant dissimuler le peu de retentissement de leur campagne, se plaignaient non sans amertume que les autres eussent su créer « un courant d'opinion ». Quant à la science ecclésiastique, elle était communément chez eux médiocre ou nulle. Ayant affaire dans Guéranger à la triple compétence du théologien, du canoniste et de l'historien, ils ne pouvaient, dans la controverse qu'ils prirent soin eux-mêmes d'amorcer, qu'être battus.

La *Monarchie pontificale*, tel est le nom de l'ouvrage de Guéranger. Il répond au livre publié par Maret en 1869 sur le *Concile général et la paix religieuse*, dans lequel le prélat proposait une constitution de l'Eglise, où le concile, réuni régulièrement tous les dix ans, aurait eu à voter sur les propositions de doctrine ou de discipline portées devant lui par le Pape. Telles étaient alors les rêveries de ce qu'on nommait le parti *faillibiliste*. A la suite de l'examen qu'il en fait, l'abbé de Solesmes propose en son propre nom la thèse de l'infaillibilité. L'indiction du concile lui marquait sa place comme abbé chef d'ordre dans l'assemblée, et le Pape souhaitait qu'il y parût. Sa santé seule l'empêcha de s'y rendre.

Tandis qu'il imprimait, une lettre de l'évêque d'Orléans, adressée au clergé de son diocèse, parut, qui en recevant le principe de l'infaillibilité ne laissait pas d'en déclarer la définition inopportune. La *Monarchie pontificale* répondit encore là-dessus, en termes volontairement mesurés, comme répondant à un document épiscopal. Ayant dans une réponse à Gratry à revenir au même prélat parlant hors de son siège dans le *Correspondant*, il eut moins de précautions à prendre pour montrer ce que valait la science du prélat dans une page qu'il faut ajouter à celles du premier engagement. Gratry eut de lui trois Lettres de critique historique. Ayant mis en avant le cas du pape Honorius, comme d'un hérétique dont les papes ses successeurs avaient condamné la doctrine, la sortie avait fait scandale, et mis brusquement ce nom, la veille inconnu du public, dans toutes les bouches de la controverse. Guéranger présenta les textes au complet, en marqua les époques, la suite, et tirant des faits restitués le commentaire le plus naturel du monde, montra à quel point s'abusait celui qui prétendait infirmer par ce cas la pratique séculaire de l'Eglise envers l'autorité romaine. Un autre cas, celui du pape Vigile, trouve son explication dans les lettres à Maret, tout aussi pertinente à qui veut bien la suivre, privée seulement de la chaleur et de la facile clarté, qui dans le cas d'Honorius, en renvoie, comme une balle à l'adversaire, la conclusion.

Cette controverse fut le dernier événement illustre dans la vie de Dom Guéranger. Il avait alors soixante-cinq ans, et n'en avait plus que cinq à vivre. Ses dernières années lui donnèrent le contentement de voir auprès de lui fleurir l'abbaye des dames, que

gouvernait la Mère Cécile Bruyère, dans laquelle il alla jusqu'à trouver une aide dans les calculs, qu'étant impuissant à tenir des intérêts de l'abbaye, il n'avait cependant jamais voulu confier à d'autres. L'abbesse sut obtenir cette marque de confiance, et porta de ce côté un ordre et une sécurité dont l'institution n'avait pas encore joui.

Dom Guéranger tenait de ses séjours de Rome des fièvres dont on ne se défait guère. Les fatigues, jointes à cette disposition, lui causèrent, quand vint l'âge, des incommodités qu'il ne se souciait pas de soigner. Vers le milieu de l'année 74, il dut s'apercevoir que le cœur était malade. Sans en rien dire à la communauté, il n'en fit pas moins l'hiver suivant le voyage de Marseille, afin de visiter la Madeleine. Rentré pour la fête de Noël, il lui fallut quitter l'office au cours de la messe de minuit. Atteint d'une grande faiblesse, par moment de souffrances, son esprit n'en marquait pas moins autant de vigueur que jamais, formant le projet de reprendre la plume, et de poursuivre des œuvres commencées.

Le 28 janvier 1875 il prit le lit. Le 30 il quitta ce monde, dans les sentiments de sainteté qu'il avait toujours professés, salué des regrets de l'Eglise universelle, qu'il avait servie cinquante ans.

LOUIS DIMIER.

Problèmes actuels

Réarmement réel...

Lord Halifax s'en fut donc à Berlin et rien n'est arrivé encore... Peut-être a-t-on entrepris des négociations précises en vue d'une limitation temporaire de l'aviation, ou de ceci, ou de cela. Toutefois aucun résultat déterminé n'apparaît et aucun résultat déterminé n'est possible, dans nos marchandages avec l'Allemagne, tant que nous n'aurons pas quelque chose en main.

L'erreur initiale commise par le monopole bancaire anglais — se décidant, sous l'influence de deux illusions désastreuses, en faveur d'une restauration de la puissance militaire allemande — cette erreur est irréparable. La première illusion consistait à croire que si l'Angleterre aidait l'Allemagne à se remettre sur pied, cette Allemagne paierait volontiers les intérêts sur les crédits énormes avancés par Londres. La deuxième illusion fut de croire que, quelles que pussent être les audaces du nouveau gouvernement dictatorial allemand, jamais il ne construirait une nouvelle flotte. Les deux illusions sont tombées... et l'Angleterre ne peut que les regretter amèrement. Les Allemands reconstruisent une flotte. Certes, nous l'avons limitée sur le papier, mais dans la réalité rien ne la limitera. D'ailleurs, même au pourcentage convenu, le fait est que la menace allemande a fait sa réapparition dans les eaux anglaises. Quant aux intérêts à payer aux banques londoniennes pour les crédits employés par les Allemands à s'armer *contre nous, Anglais*, tout le monde sait qu'ils constituent une perte totale.

Voilà quant aux erreurs d'hier. Reste la tâche très difficile de demain. L'Angleterre doit s'appuyer sur une alliance quelconque, parce qu'elle ne possède pas d'armée adéquate à ses grands revenus d'outre-mer, revenus énormes que convoitent évidemment ses rivaux. Pièce par pièce, l'un après l'autre, chacun de ces intérêts britanniques se trouvera menacé ou atta-

qué de front. Déjà nous avons perdu le grand revenu provenant de l'Extrême-Orient à l'Est de Singapour. Déjà nous ne sommes plus les principaux « exploités » de la Chine. Les Japonais nous y ont supplantés. D'autres attaques suivront inévitablement. Que faire pour parer à la menace continue et croissante contre nos richesses ?

On répondait : « Nous dépendons du soutien de Moscou et de Paris. » La réponse, aujourd'hui, sonne bien creux. Moscou ne fera rien pour nous et ne peut rien faire. Moscou est très certainement incapable de sauver nos intérêts chinois. Moscou ne sera pas capable non plus de sauver d'autres intérêts britanniques, car la bande internationale qui règne à Moscou sait fort bien que toute aventure étrangère lui serait fatale.

Quant à l'aide française, elle vaut de moins en moins au fur et à mesure que se développe le chaos politique français. Aussi longtemps que les Français ne se seront pas débarrassés de leurs politiciens professionnels, universellement méprisés mais parlant encore en leur nom, l'Angleterre n'a, de ce côté, rien de solide où s'appuyer. Il n'y a pas bien longtemps la Grande-Bretagne eût pu imposer une limite réelle au réarmement allemand. Elle eût pu s'entendre avec Berlin. Maintenant il est trop tard, parce que l'accroissement de la puissance allemande nous a devancés.

Pour être à même de parler en égaux avec ses rivaux — et parmi eux le gouvernement allemand joue le premier rôle — l'Angleterre doit développer sa force proportionnellement aux intérêts qu'elle a à défendre. Et il ne suffit pas d'accroître la puissance maritime. Déjà avant de nous décider pour ce terrible surcroît de dettes, nous étions très supérieurs sur mer à tous nos rivaux ou à toute alliance probable de rivaux, supérieurs en quantité et plus encore en qualité. Un accroissement aérien était certainement nécessaire mais, même très forte, l'aviation ne protège pas les endroits nombreux et dispersés formant chacun un point vital de la route commerciale anglaise sur laquelle il se trouve. La seule Angleterre qui pourrait parler d'égal à égal à ses rivaux, en ce moment, serait une Angleterre pourvue d'une armée en rapport avec ce qui lui reste de possessions et en rapport avec sa puissance antérieure.

Comment former pareille armée ?

Il n'y a que deux moyens : la conscription ou un accroissement des forces volontaires. La conscription est impossible parce que le peuple anglais ne l'acceptera jamais en temps de paix. Reste l'accroissement de l'armée volontaire actuelle en s'endettant plus encore, mais les banques s'y sont opposées. Elles refusent aussi de mettre directement à contribution notre puissance économique réelle. Elles ne permettront d'augmenter sur une grande échelle l'armée anglaise actuelle, que si on accepte de leur payer encore plus d'intérêts usuraires qu'on ne leur en paie déjà.

Tôt ou tard, il nous faudra trancher le nœud en dévaluant la livre sterling, ou bien nous résoudre à une infériorité permanente et à décliner...

HILAIRE BELLOC.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre, soit de verser dès maintenant le montant de leur réabonnement (75 fr.) à notre C.C.P. 48.916, soit de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

Les manifestations estudiantines de Vienne

Crise de croissance ou croissance d'une crise politique ?

Le rôle des étudiants dans l'histoire contemporaine de l'Europe centrale et orientale a toujours été considérable. Nous ne déciderons pas s'il a été funeste — c'est là l'opinion des gens pondérés, amis de la sainte paix et de l'ordre établi — ou glorieux, ainsi que des flagorneurs et la belle jeunesse même ne cessent de l'affirmer. Le fait est pourtant que la plupart des mouvements politiques ont pris leur départ de centres universitaires, des chaires et des salles de facultés. On ne s'étonnera pas que les idées radicales, révolutionnaires et hardies aient prévalu dans ces courants. L'intégralisme, le mépris de la prudence, l'élan vital et l'amour du chahut sont demeurés le privilège des intellectuels, des jeunes et des pauvres. Or, les étudiants des pays du bassin danubien et des Balkans, de la Pologne et des Etats baltes appartiennent à ces trois catégories.

C'est dire que les doctrines avancées trouveront le meilleur accueil auprès des enthousiastes affamés, ambitieux et impatients. Le pangermanisme et le panslavisme, tous les nationalismes effrénés, l'antisémitisme le plus agressif et le communisme le plus militant, parfois et même souvent un alliage des trois éléments constitutifs de la *Weltanschauung* estudiantine en Europe centrale et orientale : l'amour exalté de son propre peuple, la haine du juif et des autres allogènes et un anticapitalisme farouche, tout cela sort des facultés pour s'imposer au pays entier sous forme d'un système politique. Le national-socialisme germanique descend en droite ligne du racisme que les adeptes des Schönerer et des Wolff ont préconisé aux facultés autrichiennes, vers la fin du siècle dernier. Les partis de la droite roumaine possèdent leur foyer le plus sûr dans les établissements d'enseignement supérieur. En Pologne, l'évolution récente de la politique intérieure est en grande partie déterminée par les étudiants que les milieux militaires s'empressent de ménager et de gagner. Il en est de même chez les Magyars. La large autonomie des facultés, les égards accordés à la future élite de la nation survivent aux régimes démocratiques et ils se sont conservés dans les semi-dictatures avec plus d'obstination que chez les peuples occidentaux. Ne parlons pas des Etats autoritaires à l'allemande, à l'italienne ou à la russe. Nazis, fascistes et bolcheviques se sont emparés de la jeunesse, comme de toute autre fraction de la communauté nationale. Les étudiants n'ont qu'à obéir et ils le font avec brio dès qu'ils s'aperçoivent que leurs maîtres les surpassent en violence.

Tandis que les semi-dictatures précitées, la Pologne, la Roumanie, la Hongrie et surtout l'Autriche, offrent à la jeunesse aussi bien la liberté de faire du grabuge que le spectacle d'un gouvernement qui pactise avec l'ennemi : la réaction, le cléricalisme, le juif, l'étranger (c'est selon et cela revient au même). Les désordres aux facultés autrichiennes ont acquis, dès l'époque d'avant-guerre, une renommée aussi solide que celle des échauffourées au Parlement de Vienne. Chaque samedi, au cours de l'année universitaire, MM. les étudiants avaient coutume de se promener par deux, en longue théorie, d'abord dans les rues avoisinantes de l'*Alma Mater*, puis dans l'« Aula ». La majorité, constituée depuis de longues années par les « nationaux », taquine et conspuent les juifs, qui les « calotins ». Bientôt

c'est la bagarre. A ce moment la police arrive et s'apprête à intervenir. Contrairement aux grenadiers d'Offenbach, elle apparaît à temps, mais elle est toujours arrêtée par un singulier contretemps : les bretteurs se retirent derrière les portes du palais universitaire. Les sbires en sont réduits à contempler du dehors les luttes homériques, car le sol « académique » jouit de l'exterritorialité. Nulle loi formelle n'empêche la *hermandad* de pénétrer au sanctuaire de la science, mais une superstition curieuse qui ne respecte plus l'immunité des églises, ni la résidence des grands seigneurs défend aux autorités légales ordinaires d'envoyer l'exécutif à l'intérieur des facultés.

Cette situation a duré jusqu'il y a quelques années. La dynastie a été détrônée, les socialistes ont pris le pouvoir; ils en ont été privés par une coalition bourgeoise, présidée par des chrétiens-sociaux : les droits du jeune homme-étudiant de se battre avec ses semblables, sans être inquiété par la police, ont été sauvegardés par tous les gouvernements. L'une des décisions les plus courageuses de Dollfuss a été de passer outre à un prétendu droit qui n'était qu'un contresens et un abus des plus abracadabrants. Les étudiants avaient voulu former, en pleine ville de Vienne, un petit Etat naziste dans l'Etat chrétien corporatif. Le gouvernement a commencé par congédier quelques professeurs trop encombrants; il n'a pas touché aux autres, connus pour leurs sympathies brunes ou rouges. Puis les étudiants ont été soumis à une discipline nullement sévère, mais suffisante pour briser la tyrannie de la *Deutsche Studentenschaft*. Cette organisation s'était arrogé une toute-puissance intolérable. Pour n'en citer qu'un exemple : chaque étudiant était tenu d'acheter, lors de son inscription, le livret universitaire édité par cette association pangermaniste. Ainsi le catholique, le juif et même l'étranger devaient payer une sorte d'impôt obligatoire à ceux qui les combattaient et qui ignoraient l'Autriche, même dans le nom de leur union. Le dit livret faisait en outre une propagande véhémement pour le national-socialisme; il était farci d'attaques contre les ennemis du peuple allemand, comme si pareilles élucubrations avaient leur place dans un guide de l'étudiant paisible et désireux de fréquenter ses cours!

Le Front Patriotique a confié la direction des affaires estudiantines à des jeunes gens, appartenant pour la plupart au C. V., à l'association des éléments catholiques et autrichiens, qui a fourni au régime actuel presque tous ses dirigeants et ses collaborateurs les plus précieux. Il va de soi que ce changement n'a guère agréé aux « bruns », ni aux « rouges » (qui, soit dit entre parenthèses, n'ont jamais exercé d'attraction sur les étudiants aryens, tandis que les juifs n'ont pas de voix au chapitre dans le monde universitaire). Mais la seule abolition de l'exterritorialité des facultés a empêché les tumultes de se répéter comme jadis. On a fermé les yeux sur de petites manifestations, laissant aux jeunes gens le plaisir de se saluer à l'hitlérienne, de gueuler sans trop de force, d'orner d'inscriptions « séditieuses » même les lieux les plus discrets des bâtiments universitaires. A ce prix, les hautes écoles autrichiennes ont profité, pendant plusieurs années, d'un calme extrêmement favorable aux études. Cela ne veut pas signifier que la majorité des étudiants aient changé de tendance. Des observateurs très informés m'ont assuré que la conquête des jeunes intellectuels n'a pas trop réussi en ce qui concerne la quantité, tandis que la qualité des adhérents du régime, recrutés aux établissements d'enseignement supérieur, ne laisse rien à désirer.

Ceux qui travaillent s'accrochent de l'état présent des choses, ils ne portent par le deuil des charivaris disparus. Par contre, les fervents du chahut pour le chahut s'unissent aux fanatiques des idées extrémistes pour arranger quelque délassement du corps et de l'esprit. Un incident, regrettable en lui-même,

a fourni le prétexte depuis longtemps souhaité à une grève des étudiants, précédée de quelques manifestations bruyantes. Le ministre de l'Instruction publique, M. Pernter, prépare depuis plusieurs mois une réforme de l'enseignement médical. Elle aboutit à ce que les futurs prêtres d'Esculape auront à passer un stage obligatoire dans une clinique avant de pouvoir exercer leur métier. Les causes de cette innovation sont multiples. Elle vise à rendre plus sûre la formation professionnelle des médecins, mais elle tend aussi à réduire par la prolongation des études et du stage non salarié le nombre des candidats au seul doctorat qui assure un gagne-pain immédiat. Nous n'insisterons pas sur les intentions politiques qui se cachent derrière la réforme et nous sommes très éloignés de les condamner.

Ces intentions ont engendré la collaboration assez comique de nazis et de juifs orientaux, visés par l'introduction d'un stage obligatoire — qui leur déplaît et qui les mettrait à la discrétion des autorités publiques. Bref, des manifestations se sont déroulées à l'Université et bientôt à l'Ecole Polytechnique, sans que la séparation des races ait été opérée par les meneurs. La police, rapidement alertée, s'est inspirée de la même tolérance en arrêtant une cinquantaine de criards, sans distinction de leur origine, et les autorités universitaires ont sévi, avec la même impartialité, contre juifs et gentils. Cela fait, l'ordre naturel a été rapidement rétabli dans le désordre. Depuis la seconde journée de la grève — qui n'est pas devenue générale — les nazis ont donné aux manifestations le caractère qui convient. Ils poussent des *Sieg Heil* et expriment leur mécontentement avec le régime par des slogans à signification assez claire.

Le public se désintéresse souverainement des troubles universitaires. C'est là un signe des temps, car auparavant des milliers et des milliers de curieux entouraient les lieux des bagarres entre étudiants. Du bastion où se trouve le *Dreimäderlhaus* de Schubert on avait une vue splendide sur la rampe du palais de l'Université. C'est du haut de cette élévation que les bons Viennois regardaient les soulèvements périodiques, sinon hebdomadaires, des adolescents fougueux. Mais où sont les boules de neige d'antan que les gavroches viennois lançaient aux étudiants qui se battaient? Où sont les temps de 1848, quand le juif Ludwig August Frankl célébrait la jeunesse académique dans une poésie, fameuse et affreuse, comme héros et champion de la liberté, aux applaudissements de la population? La voix du peuple d'aujourd'hui se résume dans les paroles ailées d'un spectateur involontaire, cueillies à l'improviste : « *Guat durchprackn dô Rotzbuam!* (Une bonne raclée pour ces morveux!) »

Moins autoritaire et moins despotique, la police use envers ces MM. les étudiants d'une courtoisie de Versailles. Ce fonctionnaire supérieur de l'exécutif s'est-il inspiré d'une anecdote de l'ancien régime en France? (On se souvient de l'officier qui avait dispersé une émeute en s'adressant au peuple : « Messieurs, Dames, j'ai l'ordre de tirer sur la canaille; que ceux qui n'en sont pas s'en aillent! ») L'Autrichien de s'avancer vers les jeunes gens, de saluer poliment et de dire : « Messieurs, n'avez-vous pas lu qu'un tout chacun qui sera arrêté par les agents lors des manifestations sera exclu de toutes les facultés autrichiennes? Faites d'ailleurs comme bon vous semble! » En un clin d'œil la place était vide, nul ne voulait être pris pour quelqu'un de la canaille non-universitaire, à laquelle, en effet, il aurait peu importé d'être renvoyée des écoles supérieures.

L'indifférence des « philistins » et le tact des représentants de la Force publique désarment ceux qui auraient voulu faire dégénérer en émeute une petite bagarre estudiantine. Parions que ce coup de tête ne sera suivi d'aucun coup d'Etat, que les meneurs en seront pour leurs frais, que le ministre de l'Instruction publique changera, en douce, après le dit coup de tête, les stipulations

les plus dures de son oukase. Tout finira par des chansons que personne ne songe à prohiber sérieusement et par lesquelles les étudiants mécontents n'ébranleront pas le régime. Etudiants, ils chantent tout le printemps de leur vie; entrés à l'été de leur existence, ils « danseront selon le sifflet » et celui qui détient le pouvoir. Car en Autriche, le radicalisme, brun ou rouge, constitue une crise de croissance, mais il ne provoquera jamais, sans aide du dehors, la croissance d'une crise politique.

Dr O. FORST DE BATTAGLIA.

Dans les monastères russes de Finlande⁽¹⁾

II. — Petsamo, ou les Moujiks de Dieu

Mes courses en Laponie devaient me montrer, à quelque 900 kilomètres de Valamo, un autre monastère russe, Yläluostari, dans le district de Petsamo, ce couloir de 80 kilomètres de largeur cédé par la Russie pour que la Finlande ait une issue sur l'océan Arctique. Yläluostari, le « couvent d'en haut », fait pendant à Alaluostari, le « couvent d'en bas », vidé, celui-ci, de ses moines, et devenu un village où l'église conventuelle subsiste, avec, distant d'elle de plusieurs mètres, à la mode finlandaise, son clocher trapu semblable à un kiosque.

Alaluostari est donc laïcisé et, sans doute, déjà en partie fennisé; Yläluostari, dans sa lande au pied d'une montagne renfrognée, demeure une réserve mystique, où les fils spirituels du martyr orthodoxe Triphon continueront jusqu'à la mort du dernier leur tâche, sanctifiée par la prière, de bûcherons, de laboureurs, de pêcheurs de saumon et d'éleveurs de rennes.

Les moines, réduits à une vingtaine, dont deux prêtres et un diacre, reçoivent les pèlerins et les curieux dans l'hôtellerie où l'on peut acheter des souvenirs : cuillers ou gobelets en bois de genévrier; et ils ne leur montrent que l'église, avec ses tombeaux, ses peintures et ses reliques. Un de ces hasards dont les voyages improvisés et libres savent vous réserver la surprise allait me fournir l'occasion la plus inespérée de tout voir et de beaucoup apprendre, en m'offrant un compagnon disert et puissant qui se ferait à la fois mon hôte, mon cicerone et mon interprète.

* * *

J'avais descendu en barque les rapides de l'Oulunjoki, depuis Vaala jusqu'à Nuojua, et de là j'allais poursuivre mon voyage en chemin de fer jusqu'à Ojalanoja. Dans les trains finlandais il peut faire étouffant. Or, ce jour-là était un des plus beaux et des plus chauds du mois d'août. Dans le compartiment où j'avais pris place nous n'étions que deux. J'avais pour moi seul les deux banquettes de droite; les deux banquettes de gauche appartenaient à un singulier personnage, sorti d'un tableau religieux de la Renaissance : une manière d'apôtre ou de roi mage fastueux et replet : longs cheveux noirs flottant en boucles lâches sur les épaules, barbe imposante, beau nez aquilin, front haut, et des yeux pleins d'extase orientale...

La chaleur l'incommode visiblement. Déjà son manteau noir et son chapeau cylindrique à long voile gisent dans le filet avec ses valises; il déboutonne près du cou sa soutane d'un violet merveilleux, enlève sa ceinture brodée de pampres et de grappes d'or, ôte ses bottes et se met à l'aise, couché à demi, en s'appuyant sur le coude... A une double chaîne se balancent sa croix pectorale gemmée et une icône d'émail — image de la *Panagia* — encadrée d'argent ciselé... A n'en point douter, c'est un évêque orthodoxe. Je le détaille du coin de l'œil. Il doit être bavard, — j'aurai l'occasion, dans la suite, de m'en convaincre; — le silence semble lui peser autant que la chaleur. M'a-t-il entendu, sur le quai, échanger quelques mots de français avec un Suédois dont je viens de faire la connaissance? C'est probable. Il me demande en français à quelle heure le train arrivera à Oulu. Je m'excuse de l'ignorer. Ravi de pouvoir causer, il s'en donne bientôt à cœur joie.

Des missionnaires m'avaient assuré que les orthodoxes de Finlande témoignent beaucoup de respect aux prêtres catholiques, et j'en avais eu la preuve dans les églises russes d'Helsinki et de Viipuri où la déclaration de mon identité avait suffi à me faire ouvrir les portes, même de l'iconostase, et m'avait permis de feuilleter missels et livres d'office. J'avais l'autorisation de voyager en laïque; rien ne me distinguait donc d'un honnête touriste. Je me fis connaître à mon nouveau compagnon de voyage; sa joie déborda en un flot de paroles aimables : déclarations de fraternité, et d'admiration pour l'Eglise romaine, éloge du cardinal Mercier, apôtre de l'Union des Eglises. Son Excellence se présenta à son tour : Mgr Savva (né Sovietoff, de Léningrad), évêque orthodoxe de Grodno, en Pologne.

Les trains de Finlande, chauffés au bois, vous ont une façon de lambiner qui ferait prendre nos pires tortillards pour des prodiges de vitesse. Eh bien, ce voyage-là me parut court. Je taillis dépasser la gare d'Ojalanoja, et au brave évêque qui ne comprenait pas qu'on descendît à une petite gare en pleine campagne, loin de tout hôtel, je ne pus que jeter en me sauvant : « Je serai ce soir à Oulu, moi aussi; mais je vais descendre les grands rapides en barque jusqu'à Muhos! » Ce dernier détail semblait le remplir d'une stupeur scandalisée.

Le lendemain, par hasard encore, je le vis monter dans le compartiment où j'étais installé déjà pour le trajet d'Oulu à Rovaniemi. On causa de nouveau abondamment. J'appris qu'il visitait les monastères russes de Finlande. Il venait de Valamo.

— Connaissez-vous Valamo?

— Je l'ai visité il y a une dizaine de jours.

— Et irez-vous à Petsamo?

— Oui, Monseigneur; j'y serai probablement dimanche.

— J'y vais aussi. Je m'y rends directement, et j'y resterai quelques jours. Il faut venir m'y rendre visite. Je vous montrerai tout.

Nous déjeunâmes ensemble à Rovaniemi, y prîmes nos billets pour l'autobus postal — seul moyen de transport, en Finlande, au delà du cercle polaire — et nous fîmes route ensemble jusqu'à Ivalo. Un amusant compagnon, décidément; cordial polyglotte parlant russe avec l'un, allemand avec l'autre, français avec moi, et pestant de ne pouvoir causer avec tout le monde : il n'y avait, en effet, dans la voiture, ni Polonais, ni Bulgare, ni Serbe, ni Roumain, ni Tchecoslovaque; le suédois et le finnois manquaient à son bagage personnel, pourtant considérable, de langues.

A Ivalo nous nous séparâmes : il avait hâte d'arriver à Petsamo; moi, je voulais d'abord explorer le véritable cœur de la Laponie que sont Inari et Kaamanen...

(1) Voir la *Revue Catholique* du 3 décembre 1937.

The advertisement features a central circular illustration of diverse people's faces, including a man in a hat, a woman, a child, and a man with glasses. This central image is set against a background of diagonal bands, each labeled with a chocolate flavor: MOKALINE, NOISELINE, MERVA, LILLETE LINE, RHUM, FRAMBOISE, MOKO, VANILLE, and FLOURE PRALINE. In the bottom right corner, a white circular callout contains the text: **TOUS** mangent chaque jour du **SUPERCHOCOLAT JACQUES**. la gamme complète pour tous les goûts.

GRANDE MAISON DE BLANC

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Du 9 au 22 Décembre

SOLDES

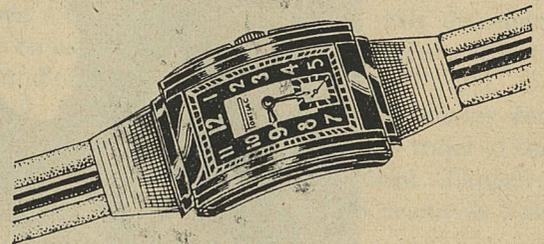
RISTOURNE DE 20 %

sur toutes les marchandises en stock, sauf, sur les articles de marque et articles déclassés; ces derniers seront vendus sous étiquettes spéciales avec

Rabais de 40 à 60 %

LA MONTRE PONTIAC JAMAIS NE SE DÉTRAQUE

La montre PONTIAC supporte tous les chocs, elle est PRÉCISE et HERMÉTIQUE, son boîtier est INOXYDABLE.

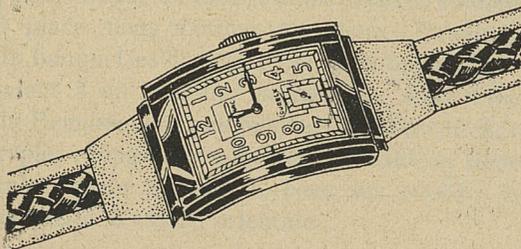


La montre idéale pour missionnaires

En vente chez les bons horlogers VENDEURS PONTIAC à partir de 240 francs

PARTICIPEZ AU GRAND CONCOURS

MONTRES PONTIAC Métro-Goldwyn-Mayer, doté de 300.000 francs de prix.



Bulletins de participation gratuit

chez votre horloger ou écrire Montres Pontiac
Boîte postale 184

BRUXELLES

Je n'arrivai que le samedi soir, et fort tard, à l'auberge d'Yläluostari. C'était une des dernières « nuits claires ». De nouveaux compagnons — un peintre finnois et ses amis fenno-américains — me proposèrent une balade jusqu'au monastère. « Nous y serons pour l'office de minuit », me dit le peintre, mal renseigné.

Ni par le site, ni par les bâtiments, Yläluostari ne ressemble à Valamo. Si Valamo rappelle par son aspect une puissante abbaye bénédictine, Yläluostari fait penser à une humble Trappe, ou plutôt à un couvent en pays de mission. On dirait un petit village, aux maisons de bois vastes et basses. La crainte de l'incendie (1) a fait bâtir à d'assez grandes distances l'un de l'autre le couvent, l'hôtellerie, la ferme, les dépendances; et l'église s'isole davantage encore, dans un jardin clôturé un peu sauvage, laissé aux morts et à un ermite. Quand nous arrivâmes, tout était éteint et endormi. L'office nocturne se chante à 3 heures du matin.

Nous revînmes en flânant, jouissant de la douceur de cette nuit sans ombre, où la montagne proche levait la croix grecque d'un calvaire en plein ciel.

Couché à 2 heures, je me réveillai à 9 h. 1/2. Toute l'auberge dormait encore. Je m'en allai dans le jour déjà chaud, avec le ferme propos d'atteindre mon évêque.

Je savais pourtant que les moines d'Yläluostari n'entendent que le russe, sauf un qui parle aussi le finnois. Mais en voyage il faut faire confiance au hasard.

Des groupes de visiteurs attendent devant l'hôtellerie. Ça et là un moine circule, de ce pas lourd et enfoncé qu'ont les valets de ferme derrière la charrue. J'en avise un à la porte du couvent. Est-ce celui qui entend le finnois? Car je sais qu'en finnois « évêque » se dit « piispa ».

« Piispa » lui dis-je, en le saluant avec onction.

Sapristi, c'est « le bon »! Il m'a compris :

« Piispa? Oh! » s'exclame-t-il. Et le reste de sa phrase, à en juger sur ses gestes, doit signifier : « Suivez-moi, nous sommes avertis de votre visite. »

Je lui emboîte le pas. Nous pénétrons dans les corridors obscurs et sales du pauvre couvent, où traînent des relents de poisson et de vieux cuir; nous montons, par un escalier de pauvre, à l'appartement des hôtes de marque. Sans m'annoncer, il me fait entrer. L'appartement se compose de trois pièces : salon, salle à manger, petite cuisine. Le salon, sans être luxueux, est propre et confortable. Fauteuils et divans, et, aux murs, vieilles gravures, icônes, photos d'évêques et d'igumens. Monseigneur m'y reçoit avec une exubérance toute méridionale. (Ne m'a-t-il pas confié que, par sa mère, il a dans les veines du sang italien?)

« Je viens de chanter la grand'messe, me dit-il. Et j'ai prêché devant à ces bons moines. Je leur ai parlé de notre pauvre Russie... Ah! cela leur faisait du bien : j'en ai vu qui pleuraient!... Ah! mais c'est gentil d'être venu! Je suis content, très content. Et fatigué, ouf!... Avez-vous déjeuné? Oui? Ça ne fait rien! Vous allez prendre le thé avec moi; du thé russe, vous savez! Venez! »

Il me conduisit à la petite salle à manger où dans un grand samovar d'argent ciselé l'eau bouillait avec un bon glouglou de bulles. L'igumen — un grand moine osseux : mains de fermier, visage de bois gravé encadré de longs cheveux pâles — nous attendait, humble et respectueux. Il remplit nos tasses en silence.

— Ah! le bon thé de Russie! jubilait Son Excellence de sa voix grasse et pleine comme sa figure. Et cette délicieuse confi-

ture de marouchka! Prenez donc des biscuits et une tranche de saumon fumé, mon révérend; du saumon pêché par les Pères dans le Petsamonjoki!

Sa verve contrastait avec la parole sobre et basse du bon abbé.

— Encore une tasse? Mais vous ne buvez pas! Moi, j'en veux bien, igumen. Sachez, mon ami belge, qu'un Russe ne boit jamais moins de cinq tasses de thé!...

Son Excellence était heureuse : heureuse d'avoir célébré un bel office et fait pleurer les moines, heureuse d'être devant un succulent déjeuner (j'avoue que le thé et la marouchka étaient superbes!), heureuse surtout, je crois, de pouvoir parler, et deux langues à la fois : il interrogeait l'abbé, il me traduisait ses réponses. Quand il me vit prendre mon agenda pour noter quelques détails historiques, il ne se posséda plus de joie; il mêla le russe et le français, avec la fougue adroite d'un timbalier de jazz qui manœuvre à lui seul plusieurs instruments. Ce fut merveilleux.

— Oui, mon révérend, les bolcheviks sont venus ici. Ils ont tout pris. C'est-à-dire, beaucoup : les vaches, mille rennes!

Le couvent primitif fut fondé au XV^e siècle par le moine Triphon. Non, au XVI^e, dit l'igumen. Bien. En 1580 les Suédois ont tué les moines, rasé le couvent. Ah! la guerre! C'est toujours comme ça. Que voulez-vous? Triphon est l'apôtre des Lapons de Petsamo; il est mort martyr. Le saint-synode l'a canonisé. Nous disons « saint Triphon ». Les Lapons le vénèrent encore. Il y a, plus au nord, un village qui s'appelle Trifona... En 1886, l'évêque d'Arkhangel est venu visiter les paroisses. Il a vu la petite chapelle construite sur les ruines du couvent. Les Lapons ont redemandé des moines. Il leur en a envoyé. Les moines ont alors bâti deux couvents; mais l'autre, dans la plaine basse, on le leur a pris, avec l'église, les terres, les maisons. (Je ne garantis pas l'absolue authenticité de ces détails, ni la fidélité impeccable de mes notes : comment suivre sans défaillances un exposé bilingue si endiablé?)

— Non, les moines ne sont guère instruits, à part les prêtres, qui ont étudié en Russie. Les autres sont de pieux laboureurs ou pêcheurs. La pêche leur rapporte jusqu'à 1.000 kilos de saumon par an. Les bonnes années... Cette année-ci est mauvaise. Le saumon se vend de 30 à 35 marks le kilo... Les moines défrichent les toundras. Ils améliorent les terres avec des engrais chimiques... Ils ont aussi des herbages. Le foin se vend 1 mark le kilo. Des cultures? Très peu. La pomme de terre, oui. Ils ont eu du mal à décider leurs Lapons à la cultiver... Les bois produisent des airelles en abondance. Les bonnes années. Celle-ci est une mauvaise année... Eh oui! je les aime, les airelles. Vous l'avez vu, l'autre jour, aux haltes de l'autobus dans la forêt? C'est vrai, j'en ai cueilli beaucoup. J'avais tellement soif! La confiture d'airelles, nous l'aimons beaucoup, en Russie...

Le déjeuner touchait à sa fin. L'évêque avait trouvé le moyen de manger et de boire sans jamais laisser tarir les flots de son éloquence.

L'igumen apporta de gros livres illustrés où des photos montraient des popes chevelus, des patriarches, des évêques; et des cités, hérissées de clochers bulbeux, qui étaient les grands couvents orthodoxes. Mais le texte russe me déconcerta, avec ses lettres qu'on dirait à l'envers.

Nous allâmes visiter l'église. A l'extérieur, cet air provisoire qu'ont les bâtiments en planches, même peintes; à l'intérieur, tableaux, dorures, l'habituelle profusion de clinquant plus ou moins artistique. Les fonts baptismaux où Triphon baptisait ses Lapons.

A la sacristie, je pus manipuler les ornements et vases sacrés qui avaient servi à la grand'messe. L'abbé nous mena voir le trésor, soustrait aux bolcheviks. Objets plus curieux peut-être

(1) Cette crainte n'est que trop fondée. Malgré toutes les précautions, l'incendie est encore fréquent en Finlande où presque toutes les maisons sont en planches de sapin. J'en ai vu flamber une, un jour, au bord de la mer. Après dix minutes, c'était une torche; après une demi-heure, un monceau de cendres.

que vraiment précieux : reliquaires, évangéliques, et ces jolis œufs de Pâques démontables, en émail et argent, comme en offraient jadis aux moines les chrétiens riches. Mais c'est à l'étage de l'église que je fis les plus belles découvertes. Un grenier de merveilles; une vision des *Mille et une Nuits*. Après un coup d'œil aux tapis, russes et finnois, — j'avais vu ailleurs de plus beaux spécimens de *ryjyt* — je m'attardai longuement devant les chapes, chasubles, dalmatiques et tuniques aux teintes les plus rares. Velours profonds comme des mousses, soies sensibles comme l'eau, reflets lisses ou matités grenues des orfrois et des brocards. Roses passées de fins de couchant, jaunes brûlants de vitraux au soleil, verts moelleux de sous-bois en plein été, pourpres, grenats et violets de vins miraculeux au creux des coupes, bleus pâlis des « nuits claires » finlandaises, toute une splendeur vivante et mûrissante où je promenais mes caresses avec volupté. Et sur ces fonds de mirage, les épanouissements fastueux d'une flore irréaliste ou symbolique. Les Bolcheviks en eussent-ils fait beaucoup d'argent? J'hésite à le croire. Hors du sanctuaire, ces vieux ornements, qui gardent dans leurs plis le souvenir des beaux gestes hiératiques, ne seraient sans doute que défroques fanées, et traîneraient flétries comme de grandes brassées de fleurs arrachées à leur tige ou à la fraîcheur des coupes.

Nos trésors catholiques renferment assurément plus d'objets d'art, et d'un art plus haut, mais pour les couleurs et les nuances, comment rivaliser avec ce raffinement infini de tons, empruntés, semble-t-il, tantôt aux changeants reflets des féeries orientales, tantôt aux fins dégradés des nuits de la Saint-Jean nordiques et aux fabuleuses pyrotechnies des aurores boréales?

Je m'excuse de cette évocation un peu débridée : l'amateur de couleurs que je suis a tiré ces lambeaux de firmaments oubliés de la discrète poussière d'un grenier d'église aux poutres saillantes où l'araignée tissait son tulle impondérable. Mais si je vous dis que ce tulle-là, je le trouve merveilleux aussi? Vous hausseriez les épaules et direz : « Passons, ce n'est qu'un poète!... »

* * *

— Ah! me dit Son Excellence, maintenant c'est l'heure du repas. Vous accepterez bien de partager le repas des moines?

Nous revenons au couvent. L'abbé présente à l'évêque le bâton pastoral. Et le cortège se forme, humble, mais d'une dignité toute liturgique, dans le sombre corridor qui mène au réfectoire. Des domestiques lapons aux figures camuses sous le front mangé de cheveux drus attendent à la porte.

Prières devant l'icône; psalmodie émouvante en vieux slave; triples signes de croix et inclinations profondes.

L'évêque s'assied au haut bout de la longue table : c'est, ici comme dans les fermes finlandaises, la traditionnelle place d'honneur. L'igumen prend place à sa droite, moi en face de lui. Les assiettes d'étain, alignées sur le bois nu, cachent chacune une tranche de pain noir sous une serviette d'une propreté plus que douteuse. Voici vraiment un ménage de pauvres. On apporte le premier plat : en de grandes terrines, des morceaux de poisson et, en des soupières d'étain, du vinaigre couleur de bière. Quand l'évêque et moi nous sommes servis, tous les moines, armés de leur cuiller de bois, se mettent à fourrager ensemble et à pêcher dans le plat commun. Leur assiette ne reçoit que les arêtes qu'ils retirent de leur bouche. Je mange à longues dents le minimum de nourriture réclamé par la politesse, et je mâche avec application une bouchée de pain pâteux qui me colle à la gencive. Les cuillers de bois travaillent silencieuses, tandis qu'un moine fait la lecture, comme aux repas de nos bénédictins. J'observe mes convives à la dérochée : têtes chevelues et barbues de moujiks; point de faces bouffies ici, mais des pommettes saillantes, des

mâchoires fortes font ressortir la maigreur solide de ces travailleurs de plein air dont les cheveux pâles pendent flasques ou raides, sans la grâce des boucles pour corriger la couleur par la ligne. Humble assemblée de paysans bottés à la lapone, que seule la bure distingue de leurs frères laïques.

Par des formules que je ne comprends point, le second plat est annoncé : une soupe au poisson passablement pimentée, qui se mange de la manière susdite et avec un appétit pareil. Troisième service : poisson au macaroni. Dessert : du riz cuit à l'eau. Point de boisson.

Mon évêque fait honneur aux plats. Moi, en portant à mes lèvres une cuillerée de chacun, je pratique sans vertu la plus terrible mortification de ma vie. Pour m'encourager, je me rappelle un certain « jour sans pain » au front, où je finis par découvrir, dans une boulangerie vide de Wulveringham, un infâme pain de cheval fait de balayures, qui me donna des nausées et des coliques effroyables. Ce souvenir m'est presque doux.

— Ah! me dit Monseigneur après ce repas mémorable, c'était très bien n'est-ce pas?

— Très original, Monseigneur... Russe?

— Oui, mais campagnard. Ah! j'ai bien dîné. Vous n'aviez pas faim?

— Guère, Monseigneur... Ces deux petits déjeuners, n'est-ce pas?

— Ah! maintenant nous allons visiter une de nos paroisses lapones. C'est à une lieue d'ici. L'igumen fait atteler.

Devant le porche, où un frère distribuait aux pauvres les restes de notre festin, un chariot s'arrêta. Un chariot sans ridelles : quatre poutres rivées aux essieux et, disposés là-dessus pour la circonstance, trois coussins de cuir : le premier pour l'igumen, qui sera notre cocher; le second pour Son Excellence un peu obèse, qui s'y hisse en ahanant, non sans une aide vigoureuse; le troisième pour moi.

Le chariot s'ébranle au pas du grand cheval efflanqué. Nous dépassons les bâtiments de la ferme et nous engageons dans un long chemin de sable qui monte et descend, serpente et s'étire à travers les toundras. Le soleil de midi embrase la poussière rousse qui nous enveloppe. Les bouleaux nains ramassent toute leur ombre sous leurs aisselles de bossus aux longs bras maigres : il n'en reste plus pour nous.

Je trouve cette excursion furieusement plaisante. Foin des belles limousines! A bas les servitudes du tourisme organisé! Enfant, mon grand plaisir (grand sans doute d'être très rare) était de m'asseoir à côté du boulanger dans sa charrette, ou mieux encore de monter sur un tombereau de fermier que les pavés pointus renvoyaient aux ornières. J'éprouve aujourd'hui le même plaisir... Nos jambes pendent; les bottes de mes compagnons accentuent l'illusion d'un charroi au temps de la moisson.

Les cahots hachent les paroles de l'évêque, — car secoué et suffoquant, l'évêque parle encore. Nous suons pourtant à grosses gouttes, nos gosiers sont râpés par la soif. Eh bien, il dira sa soif en termes pathétiques :

— C'est le poisson du dîner qui est cause de tout! gémit-il. Et les buissons d'airelles, voyez, ils sont tous brûlés. Ah! cette sécheresse! L'igumen disait bien : mauvaise année.

Il s'adresse maintenant en russe à l'igumen. Celui-ci, qui n'a prononcé jusqu'ici que des monosyllabes essentiels à l'adresse du cheval, lui répond de sa voix humble, sans tourner la tête.

— Nous sommes sauvés! me dit l'évêque; l'igumen m'assure que nous aurons du thé au village. Le village ne peut plus être loin. A une lieue du couvent...

C'est une lieue paysanne, hélas! de 8 kilomètres. Mgr Savva finit par s'en apercevoir, et il en rit, l'excellent homme!

Enfin, un petit plateau pelé apparaît, en pente douce vers le fleuve qui, là-bas, fait miroiter devant nous son inaccessible fraîcheur.

« Brrr! » dit l'igumen. Cela signifie : halte! Le cheval ne semble point fâché de l'entendre : il s'arrête net.

Je saute lestement de mon siège et j'aide l'évêque à descendre. La poussière fauve nous a vêtus de kaki.

— Ce n'est rien, dit Monseigneur. J'ai une brosse à ma chambre. Au retour nous nous époussèterons!

Je l'espère bien; je ne voudrais pas que ce soir, à l'auberge où j'ai toutes mes affaires, on me prenne pour un vagabond.

* * *

Veillées par un de ces calvaires orthodoxes qui, tout de même gardent au district de Petsamo un air chrétien qui manque trop au reste de la Finlande, une quinzaine de huttes commentent, en l'exagérant, la désolation du plateau : maisons en planches mal équarries, étables coniques en terre. Un air, partout, de misère et d'abandon. Seul, derrière une clôture de lattes grossières, un petit champ de pommes de terre proteste par une note d'un vert vigoureux.

D'une cabane jaillissent des gamins et un chien, qui vont alerter ce qu'il reste peut-être de vie cachée. L'abbé dételle son cheval et va l'attacher à un poteau, dans l'étroite bande d'ombre de l'unique grange; puis il se met en quête de ses paroissiens. De seuil en seuil, il finit par trouver une chambre vivante, où il nous fait entrer. Trois ou quatre femmes achèvent de prendre le thé autour d'une petite table de cuisine, dans un grand désordre de haillons et d'enfants sales. L'âtre vaste, dans un angle, chauffe encore la théière. La cordiale exubérance de l'évêque fait irruption dans ce trou aux fades tiédeurs et paralyse les pauvres femmes ahuries. Elles n'osent lui répondre. Il leur parle cependant leur langue, car ces Lapons de Petsamo continuent de parler le russe, et les enfants seuls savent le finnois qu'ils apprennent, je ne sais où, « à l'école ». (J'imagine qu'il passe par ici, comme par d'autres régions arctiques peu peuplées, des instituteurs ambulants?) Les mères arrangent en toute hâte le bébé souffreteux qui se blottit contre leur gorge fatiguée; elles l'habillent comme un magot : hautes chaussettes de grosse laine, bonnet où disparaît la petite tête fripée. Leur coiffe me frappe : la coiffe compliquée des Lapons mariées : rouge, avec des bordures de perles et des broderies au fil d'or sur l'espèce de coque qui la surmonte. Je préfère de beaucoup la coiffe des jeunes filles que j'ai vue un peu partout en Laponie finnoise : charmant bavolet rouge à vastes oreillettes, bordées de jaune ou de bleu, et où le visage, aux pommettes saillantes sous les yeux bridés, rarement joli, prend cependant une certaine grâce naïve. Ici, il n'y a point de jeunes filles; sans doute sont-elles au bord du Petsamonjoki, où leurs pères et grands frères pêchent à cette heure le saumon. Malgré toute son éloquence, Mgr Savva ne peut décider ces pauvresses à poser devant sa caméra. Enfin, il se mettra dans leur groupe, et l'igumen aussi, et c'est moi qui les photographierai. Leur horreur du kodak ne m'étonne plus : les Lapons se montrent d'une modestie farouche; un artiste de mes amis me disait la peine qu'il avait à les peindre en leur costume national; même les petites filles se prêtent peu à la curiosité des étrangers, et je n'ai dû qu'à un déclic rapide, presque par surprise, la photo bien réussie d'une jolie enfant de Kaamanen. Les rennes, qui posent mal aussi, sont moins décourageants.

— Ah! dit Son Excellence, nous allons maintenant boire le thé chez un notable du village. Venez, l'igumen a donné ses ordres.

Il distribua des bénédictions à la ronde, et offrit sa main grassouillette au baiser timide des pauvres.

Le « notable », qui nous attend sur son seuil, est un laid bonhomme à la courte barbe noire, aux cheveux en brosse à cirage usée. Sa maison est propre. Le petit salon, où tiennent à grand-peine une alcôve minuscule — les lits des Lapons sont tellement petits! — une table et trois chaises, s'égayé du bariolage des rideaux fleuris et des vêtements bleus, rouges et jaunes accrochés en désordre, çà et là. Au mur, des icônes, des photographies de stars découpées dans un magazine, et le portrait du président Kallio, qu'on retrouve dans toutes les maisons de Finlande. Notre hôte s'affaire autour de l'âtre, ouvre et referme des tiroirs et des caisses, dans sa hâte de découvrir le sucre, les tasses, les soucoupes que sa femme a rangés il ne sait où. Il est gauche à l'excès, peut-être ému par l'honneur inattendu de cette visite épiscopale.

Son Excellence salue l'icône, fait son triple signe de croix, ôte le bonnet mou de velours violet qui fait partie de sa « tenue de campagne », et s'assied avec une visible satisfaction.

— Ah! dit-il, j'ai soif! Oui, j'ai soif. Votre poisson était bon, igumen, mais trop poivré. Et la poussière, non, vous ne la comptez pas? Mais ça ne fait rien : voici le thé! Bien, très bien. Et voici la confiture de marouchka! Vous en parlerez, monsieur, dans votre livre, de notre confiture de marouchka?

— Comment donc, Monseigneur! Et sur le mode lyrique!

La marouchka d'Yläluostari, ce matin, était digne, je le répète, d'une strophe d'Horace. Mais celle-ci, que l'excellent évêque me pardonne! je ne pouvais l'aimer. J'en pris à contre-cœur deux cuillerées à thé dans l'unique assiette où nous devons puiser tous les trois; c'était aigre, amer, sauvage, poisseux. Mais l'hôte était touchant de respect et en devenait peu à peu sympathique. Et son thé était excellent. L'évêque se fit servir tant qu'il en restait; il déversait le contenu de sa tasse dans sa soucoupe, « à la mode de chez nous » m'expliqua-t-il, et après chaque gorgée poussait des soupirs de ravissement. Il va sans dire qu'il parlait indiscontinûment. Généreuses averses dont je percevais la fraîcheur, sinon le sens. Il faisait causer le « notable en bras de chemise », sans pour autant s'arrêter lui-même, car il ponctuait d'exclamations et d'approbations les pauvres réponses du bonhomme qui semblaient l'intéresser prodigieusement.

— Moskovankylä?... » Et se tournant vers moi : « Figurez-vous, mon révérend, ce village s'appelle Moscou! Moskovankylä! » Il roulait de gros yeux étonnés. Monseigneur n'aime pas Moscou, et pour cause.

— Notre hôte est plutôt dans l'aisance, expliqua-t-il encore. Ça se voit, n'est-ce pas? Il pêche ses 100 kilos de saumon par an dans le fleuve, il a son troupeau de rennes dans la montagne. Tout ce village, d'ailleurs, vit de l'élevage et de la pêche.

... Oui, ils sont bons chrétiens. Ils assistent le dimanche à la messe d'Yläluostari. Et c'est loin, hé? Une de ces lieues!...

... Non, ils ne sont pas opposés à leur nouvelle patrie, pas plus que les moines. Mais ils gardent leurs anciennes coutumes.

... Il y a un journal lapon, en Norvège, pas ici. Le lapon est un dialecte finnois. Ici, regardez, il n'y a que du russe.

— Monseigneur, insinuai-je, je ne voudrais pas manquer, ce soir, l'autobus pour Liinahamari, où je suis attendu.

— Liinahamari? Nous y allons aussi. Repartons. Me voici refait. Igumen, attellez le cheval, je vous prie.

Il déversa sur la maison hospitalière de chaleureuses bénédictions, donna sa main à baiser et s'en alla, à grandes enjambées, vers le chariot. Le soleil en avait chauffé les coussins à l'excès. Nous partîmes au trot, en répondant aux timides adieux de la « population » qui n'était pas encore revenue de son ahurissement, qui n'en reviendra peut-être jamais.

La poussière était aussi généreuse, mais le soleil moins ardent. Quelques nuages flottaient dans le ciel bleu, au-dessus de la montagne.

Après un bout de toilette, et un quart d'heure de repos sur le divan du salon de Son Excellence, je pris congé, comblé de vœux et de promesses.

— D'où sortez-vous? me demanda le peintre finnois en me revoyant imparfaitement dégagé de ma gangue de poussière.

— Ah! mon cher, c'est toute une histoire! Je vous la conterai ce soir, dans l'autobus.

Comme je la terminais, en face de l'hôtel de Liinahamari, voici que d'un second autobus — car ce beau dimanche d'août amenait tant de monde au bord de l'Océan Glacial qu'il avait fallu doubler les services — deux popes chevelus descendirent, assaillis aussitôt par les regards curieux des flâneurs et des touristes. L'un des deux s'avança vers moi, les mains tendues :

— Ah! monsieur, quel plaisir de vous revoir! C'est très beau ici, n'est-ce pas? oui, vraiment très beau! N'êtes-vous pas trop fatigué?

C'était S. Exc. Mgr Savva qui continuait sa tournée enthousiaste.

CAMILLE MELLOU.

L'Albanie

Plusieurs nouveaux Etats sont nés sous nos yeux en Europe au cours de ce XX^e siècle dans lequel nous avons le redoutable « honneur » de vivre. L'Albanie est du nombre. Véritable Belle au Bois dormant, elle est revenue à la vie après une longue éclipse et elle a tout l'air de vouloir rattraper le temps perdu.

Au début du Moyen âge, les Byzantins et les Goths, les Bulgares et les Serbes se la disputent. En 1014, Basile II, dit le « Bulgaroctone » ou Tueur de Bulgares, la reconquiert en partie au cours des luttes longues et sanglantes menées par cet empereur de Byzance contre le tsar bulgare. Samuel. Ayant fait un jour dix mille Bulgares prisonniers, il leur creva à tous les yeux, laissant un borgne sur cent aveugles pour les guider, puis les envoya à Samuel. Celui-ci fut à ce point impressionné par cet atroce spectacle qu'il mourut de saisissement peu de jours après.

La domination de Byzance sur l'Albanie prit fin en 1204; à cette date Michel Comnène fonda le « despotat » d'Epire. Puis on voit se succéder comme maîtres de l'Albanie en totalité ou en partie : les Orsini, les rois de Sicile, Etienne Douchan (1331-1358). Quelques années après la mort du grand tsar serbe Balsha, un chevalier normand fonda une dynastie dans le nord qui régna à Scutari de 1366 à 1411. Les Vénétiens s'installaient à Durazzo, à Scutari, à Antivari. Tous se disputaient l'Albanie, mais ces farouches montagnards ne faisaient mine de se prêter à une conquête étrangère que pour secouer plus sûrement le joug de l'envahisseur.

Puis ce fut le flot redoutable de l'invasion turque. Maîtres de Janina (Epire) en 1431, les Ottomans se heurtèrent à l'héroïque George Kastrioti, de Kraja, dit Scanderbeg (1414-1467), dont les légendaires exploits tinrent longtemps en échec le féroce envahisseur. Lui mort, l'opiniâtre résistance des montagnards fut — momentanément — brisée. Le Croissant semblait triompher.

Citons pour mémoire la dynastie des Bushati qui sut se main-

tenir de 1760 à 1831 dans le nord de l'Albanie, et son contemporain le fameux Ali Pacha de Tepelen, qui, usant tour à tour de violence et de perfidie, parvint à rester virtuellement indépendant de Constantinople en Epire. Une armée turque eut cependant raison de ce despote cruel mais fort intelligent en 1832.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle nous assistons aux débuts du nationalisme albanais. Après la guerre russo-turque de 1877-1878 et le traité de Berlin, la Porte pensa pouvoir utiliser la nouvelle *Ligue albanaise* contre celles des stipulations de ce traité que la Turquie considérait comme particulièrement onéreuses. La Ligue se prêta volontiers à ces projets aussi longtemps qu'il s'agit de revendications étrangères sur des régions censées être albanaïses, mais elle ne tarda pas à se retourner contre la domination ottomane elle-même. Lorsque les Jeunes-Turcs eurent renversé Abdul-Hamid (1908), elle commença par les appuyer, puis leur devint hostile. Des tentatives insurrectionnelles aisément réprimées eurent lieu en 1909-1911, puis une insurrection générale éclata en 1912, qui fut victorieuse. Le gouvernement ottoman dut concéder une autonomie qui embrassait les vilayets de Scutari, Kossovo, Monastir et Janina. Cela ne faisait guère l'affaire des Etats chrétiens des Balkans qui avaient des visées sur ces mêmes territoires. La Bulgarie et la Serbie venaient justement de signer, sous les auspices de la Russie impériale, un traité secret d'alliance. La première guerre balkanique (1912-1913) ne tarda pas à éclater.

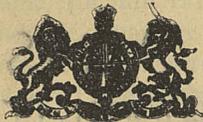
Ses résultats sont encore présents, il faut le croire, à toutes les mémoires, mais il n'est pas inutile de rappeler qu'elle manqua de déclencher la Grande Guerre près de deux ans avant août 1914. L'ancien ministre russe des Finances et président du Conseil comte Kokovtsoff raconte dans ses *Mémoires* comment le 22 novembre 1912, au soir, plusieurs ministres russes, dont le ministre de la Guerre Soukhomlinoff, Sazonoff et lui-même reçurent de l'empereur l'ordre de se rendre chez lui, à Tsarskoé-Sélo, le lendemain matin. Là, il leur annonça qu'il avait décidé une mobilisation partielle contre l'Autriche-Hongrie. Nicolas II s'imaginait que l'Allemagne ne bougerait pas! Les ministres, Kookovtsoff en tête, qui, exception faite de Soukhomlinoff, ne se doutaient de rien, eurent toutes les peines du monde à faire renoncer le tsar à sa décision.

La situation était, on le voit, des plus critiques. La Serbie aspirait passionnément à conquérir un accès à l'Adriatique; Vienne s'y opposait avec énergie. On y joua du principe des « nationalités » et le 28 novembre 1912, à Valona, Ismail Kémal Flora, chef provisoire du gouvernement albanais, proclama l'indépendance de l'Albanie. C'était un coup droit porté aux revendications serbes; mais la Russie, protectrice de la Serbie, s'inclina. Une Conférence d'Ambassadeurs s'assembla à Londres qui, dès le 20 décembre, reconnut le principe de l'indépendance albanaise; le 29 juillet 1913 elle affirmait solennellement, une fois de plus, cette indépendance et cette souveraineté. Les frontières du nouvel Etat restaient cependant quelque peu imprécises.

A cet Etat il fallait un chef. On chercha et on trouva ce chef dans la personne du prince Guillaume de Wied. Ce personnage débarqua le 7 mars 1914 à Durazzo, fit une entrée solennelle à Tirana, la capitale, et prit le titre de *mbret* (un dérivé d'*imperator*, prétend-on) — pour se réembarquer le 3 septembre 1914 pour les raisons qu'on devine, mais sans abdiquer (1).

En décembre 1914, l'Italie — qui n'était pas encore entrée en guerre — occupait Valona; à la fin de 1915, c'est à travers

(1) En Russie, il avait vite reçu le sobriquet de *Wied durazzki*, sobriquet assez long à expliquer, mais assez drôle. « Wied » se prononce comme « vide »; or « vide » veut dire en russe « air » (dans le sens d'« extérieur », « apparence »), alors que *durazzki* peut signifier à la fois « de Durazzo » et... « imbécile ». *Wied durazzki* signifiait donc, en même temps « Wied de Durazzo » et... « air imbécile »!



Tailleur - 1^{er} Ordre
DUPAIX

Téléphone 17.35.79

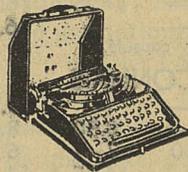
13, RUE ROYALE
BRUXELLES

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste
à la portée de chacun. 50 fr.
par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles
SIMPLEX et ICO portatifs
pour le travail courant et les
déplacements. A partir de
75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40
la machine idéale pour le bu-
reau. 12 avantages exclusifs.
A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT,
NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

R. C.



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

s'écrie tout fumeur de CareSCO
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

CARESCO

résume qualité, douceur, fraîcheur

CARESCO

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares CARESCO

G. VERHOEVEN & C^o, MOLL

Nous demandons des agents partout

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

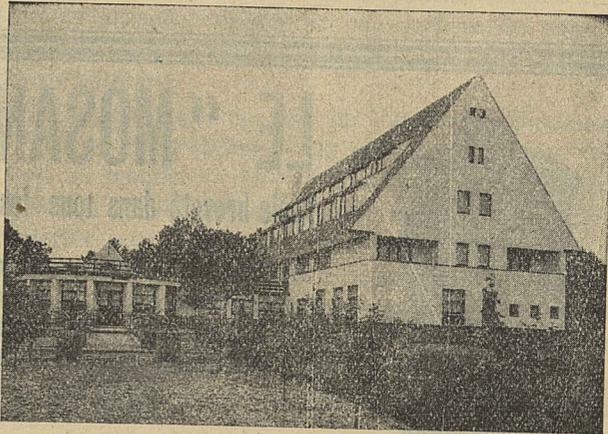
Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses — Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES S^{té} A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPÉCIALITÉS : Laines à tricoter. Laines pour bonneteries. Laines pour tissages.

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	5.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercury, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Aguió	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Aguió, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Aguió, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

• AU BON MARCHÉ •

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

les montagnes albanaises que ce qui restait de l'héroïque armée serbe — coincée entre les Austro-Allemands et les Bulgares — parvenait au prix de difficultés et de privations sans nom jusqu'à l'Adriatique. En juin 1917 le général italien Ferrero proclamait l'indépendance albanaise — sous le protectorat italien... Après la fin de la Grande Guerre, ce fut pire encore. Envahie de tous les côtés à la fois, l'Albanie lutta de toutes ses forces — et ne sombra pas. Membre de la Société des Nations dès le 13 décembre 1920, elle a vu ses frontières confirmées, une première fois par la Conférence des Ambassadeurs le 9 novembre 1921; puis, une seconde fois, par le Protocole de Paris, le 2 août 1926.

République d'abord, l'Albanie est un royaume depuis le 1^{er} septembre 1928, et son roi, Zog I^{er}, fut d'abord (depuis le 22 janvier 1925) président de la République. Il paraît être un souverain assez « moderne » et décidé à faire des montagnards dont il dirige les destinées un peuple relativement civilisé.

L'Albanie peut-elle être regardée comme un facteur d'ordre et de stabilité dans cette péninsule balkanique qui a été de tout temps, et qui sera longtemps encore, une poudrière?... (Il est vrai qu'aujourd'hui un bon tiers de l'Europe est balkanisé!)

Nous ne répondrons pas directement à cette question, mais nous ferons observer que bien que les frontières albanaises aient été arrêtées plutôt trois ou quatre fois qu'une, le patriotisme albanais trouve les dimensions de l'Albanie actuelle trop exigües, alors que ses voisins estiment qu'elle détient des territoires qui, en toute justice, devraient leur appartenir. La Yougoslavie regarde certainement l'Albanie d'un mauvais œil, étant donné les relations d'une intimité plutôt suspecte qui la rattachent à l'Italie; de là à appeler l'Albanie un marche pied italien dans la péninsule balkanique, il n'y a qu'un pas. Figurons-nous une guerre — générale ou non — dans laquelle la Yougoslavie serait entraînée; de quel côté, pense-t-on, serait l'armée du roi Zog?...

Nous concluons de ce qui précède que l'Etat qui vient de célébrer ses vingt-cinq ans d'existence indépendante ne paraît pas destiné à jouer dans le sud-est européen un rôle particulièrement pacificateur et stabilisateur.

Ces considérations ne nous empêcheront pas de souhaiter bonne chance aux montagnards de là-bas (ils sont au total près de 900.000) et de rendre hommage à la ténacité avec laquelle ils ont su préserver leur nationalité et leur langue (une langue indo-germanique où les mots d'origine latine abondent à travers tant de siècles).

Leur pays est des plus pittoresque, mais jusqu'ici très peu a été fait pour y attirer les étrangers. L'influence italienne aidant, le nécessaire sera sans doute fait dans cet ordre d'idées — se fait déjà — et *Shqipria* (c'est le nom indigène de l'Albanie) verra affluer, soyons-en sûrs, à une date assez rapprochée, des milliers de touristes venus de toutes les parties de l'Europe. Au contact de ces touristes — il convient au moins de l'espérer — les mœurs locales, plutôt frustes, voire brutales, s'adouciront.

Il est en tout cas quelque chose que les Albanais n'auront pas à emprunter à leurs visiteurs : c'est la tolérance religieuse. Il y a en Albanie des catholiques, des orthodoxes et des musulmans (le roi est lui-même musulman) (1), et tout ce monde vit en bonne intelligence. Un délégué apostolique et un archevêque catholique résident à Scutari, et il y a dans l'Albanie entière cinq évêques catholiques. L'Eglise orthodoxe albanaise est complètement autonome depuis quelques années et compte quatre métropolites.

Comte PEROVSKY.

(1) C'est même cette circonstance, croyons-nous, qui a empêché jusqu'ici le mariage de Sa Majesté avec telle comtesse hongroise.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE L'ALLEMAGNE

De M. Lucien Romier, dans le Figaro :

La politique extérieure de l'Allemagne ne semble pas bien difficile à connaître. On dirait même que ce qu'il y a de plus inquiétant est qu'au fond elle n'a pas changé.

Le malheur et ses contraintes forcèrent l'Allemagne à chercher des formules nouvelles pour beaucoup de choses, y compris les choses militaires. Mais l'idée qu'elle se fait de son rôle entre les nations est restée la même qu'autrefois. Force à certains égards. Faiblesse à d'autres : cette routine lui cache parfois la vraie chance et le plus sûr profit.

Son effort pour se libérer de la défaite ne peut être représenté comme une attitude nouvelle : il est conforme, *mutatis mutandis*, à toute la tradition prussienne. Il fallait faire fi des vertus mêmes du passé allemand pour ne pas le prévoir.

Où donc trouver le nouveau?

* * *

M. de Ribben'trop répondrait sans doute : dans la solidarité raciste et dans la lutte contre le communisme.

Mais la politique extérieure se donnant pour tâche de reconnaître, soutenir et protéger la race partout où elle se trouve est un des plus vieux thèmes allemands : c'est le pangermanisme, devenu philosophie et, comme on dit, « mystique ». Même les assortiments en quelque sorte culturels de cette « mystique » ne sont pas nouveaux : le régime hitlérien les a systématisés.

La lutte contre le communisme est un procédé tactique à l'intérieur et à l'extérieur : elle n'est pas un but de politique fondamentale.

Tout gouvernement tire une de ses forces du contraire à quoi il s'oppose. Le besoin d'une opposition à dénoncer est plus grand pour les gouvernements dictatoriaux que pour les autres. Cette opposition, sous un régime de dictature, ne peut pas être ouvertement à l'intérieur : il faut la représenter comme une menace secrète ou comme un danger extérieur, tel le trotskysme en Russie... Le communisme, illustré par les entreprises, les incohérences et les erreurs psychologiques de la III^e Internationale, joue merveilleusement ce rôle pour le régime hitlérien. Il le joue si bien que M. Mussolini lui-même, malgré sa vieille familiarité avec le marxisme russe, a jugé finalement plus commode de choisir son opposition dans le communisme que dans les « démocraties ».

La politique allemande n'est pas foncièrement antisoviétique, moins encore antirusse. L'Allemagne n'a ni dénoncé le traité de Rapallo ni provoqué aucune rupture avec l'Etat soviétique. Pas plus, d'ailleurs, que M. Mussolini, lequel entretient un ambassadeur et des missions à Moscou, sinon à Paris. Ceux qui visiteront la Russie savent que l'on y rencontre plus d'Allemands ou d'Italiens que d'Anglais ou de Français... Seulement le commu-

nisme sert d'opposition à l'extérieur comme à l'intérieur, avec cet avantage qu'au dehors initiatives et propagandes, couvertes par l'anticommunisme, trouvent des adhésions qui seraient refusées autrement... Mais si l'on pouvait, ne compterait-on pas plus de communistes muets en Allemagne ou en Italie que de communistes déclarés en France, en Angleterre et même en Espagne?

* * *

Reste la poussée profonde de l'expansion allemande. Elle est toujours dans le sens du *Mittropa* et du *Drang nach Osten*, avec ce calcul qu'il faut mater la France à l'Ouest pour agir plus tranquillement à l'Est, et qu'il faut immobiliser l'Angleterre si l'on ne peut l'avoir comme complice.

Frais d'imagination? Contre la France, on refait le coup de Charles-Quint, qui servit ensuite plusieurs fois et notamment pour abattre Napoléon : encerclement par l'Espagne, la Méditerranée, l'Italie, l'axe jadis austro-allemand, aujourd'hui italo-allemand, et, faute de mieux, la neutralité belge. Dans la Méditerranée, l'Italie jouerait contre la France le rôle que jouait autrefois l'Angleterre, et cette dernière, immobilisée par une crainte générale pour son Empire, ne bougerait pas...

C'est une vieille histoire qui se prête à des adaptations multiples, mais dont le dénouement n'a aucune chance de devenir meilleur. S'il fallait repasser par là, le plus sûr résultat en serait le transfert définitif des centres de richesse et de puissance en Amérique, en Extrême-Orient et dans les autres pays d'outre-mer, tous devenus indépendants : les Allemands connaissent assez la marche du monde pour ne pas douter qu'ils auraient encore plus de peine qu'aujourd'hui à exporter, à émigrer et à vivre.

L'erreur essentielle de la littérature impérialiste allemande ou italienne est de croire que l'on puisse, désormais, refaire un empire britannique ou refaire un empire français comme ce fut fait autrefois. A quoi il est un empêchement, entre autres : qui est que l'Europe a appris aux peuples d'outre-mer à s'armer, à devenir eux-mêmes nationalistes et impérialistes.

* * *

La politique allemande semble ne pas encore avoir compris les leçons pratiques de la Grande Guerre et de ce qui suivit.

Elle semble ne pas avoir compris qu'en 1914 l'énorme stupidité de dirigeants présomptueux jeta l'Allemagne dans un conflit sans issue, alors qu'elle pouvait obtenir, par le seul rayonnement pacifique de son travail, de ses moyens humains d'expansion et de sa culture, ce qu'elle demandait et demande toujours.

Elle semble ne pas avoir compris que les nationalistes de l'Europe, dont la plupart ont mille années de conscience historique, sont irréductibles et que, par suite, si on les conçoit sans cesse comme opposées, aucune victoire ou défaite ne peut rien résoudre qu'à titre précaire.

Elle semble ne pas avoir compris que, depuis 1919, les puissances occidentales, à travers les procédures plus ou moins adroites de leurs hommes d'Etat, ont cherché surtout leur repos. Que leur moindre désir fut d'attaquer l'Allemagne et que cette dernière ne courait l'ombre d'un risque à se montrer conciliante.

Elle semble ne pas avoir compris que tout conflit européen ne profite et ne peut profiter qu'aux peuples non-européens, et

que, de là, est venue la vraie misère de l'Allemagne depuis quinze ans, l'Allemagne source d'émigrants et d'exportateurs, placée devant des concurrents à plus bas prix que la guerre a fait naître et devant des marchés fermés par les conséquences de la guerre.

Elle semble ne pas avoir compris, ce qui pourtant saute aux yeux, qu'elle ne peut étendre sans risque l'influence de son commerce et de sa culture à l'Est que dans une Europe tout apaisée : mais non, certes, par une course sans fin aux armements, qui donne au moindre accord un sens de conquête ou de trahison.

Elle semble ne pas avoir compris, si elle déteste sincèrement le communisme, que la plus belle chance pour le communisme est qu'il fasse l'appoint dans le conflit de deux Europes ou de deux continents.

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

19^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

11^e année

La prochaine conférence sera faite le

Mardi 14 décembre
à 5 heures (Salle Patria), par

M. René BENJAMIN

SUJET :

Le Cœur de l'Espagne

(Choses vues)



Des abonnements à la série des conférences (125 à 175 francs) et des cartes particulières pour cette conférence (10 à 25 francs) sont en vente à la Maison F. Lauweryns, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, place de Brouckère, 50.

OSTENDE-DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Gaudouin
vous émerveillera.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr, 796.000.000.00
RÉSERVE fr, 1.144.525.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.940.525.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen,
le comte Patoul.
Henri Goffinet,

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss

Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.58

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.68.58



Les papiers carbone

LORAI

PRODUIT BELGE

- sont étudiés spécialement pour chaque usage : Machines à écrire, machines comptables, écriture à la main : crayon ou plume;
- se fabriquent en toutes couleurs et toutes épaisseurs : en émulsion d'encre DURE, DEMI-DURE, TENDRE;
- sont propres à la manipulation et ne maculent pas les copies;
- leur durée et leur netteté les classent au premier rang des articles similaires et sont garantis par le fabricant.

Pour chacun de vos travaux, il existe un carbone « LORA ».

Reclamer les à votre fournisseur

Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LIZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

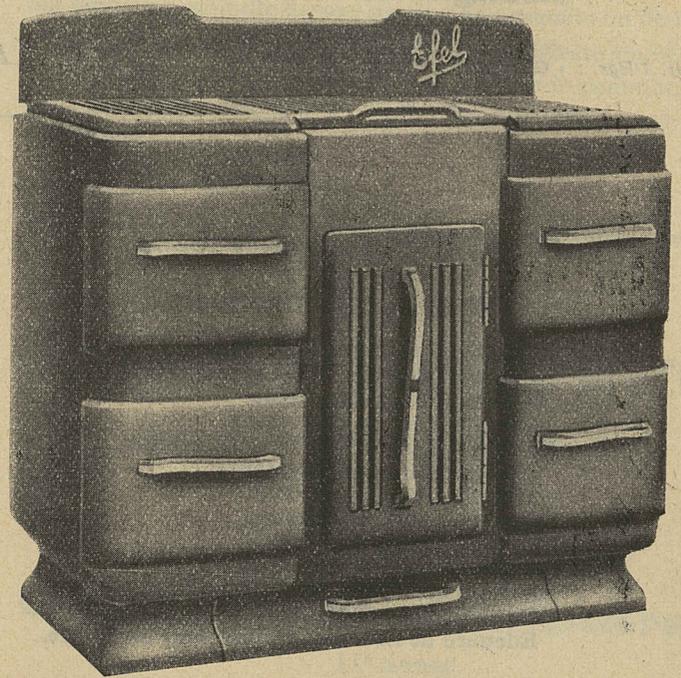
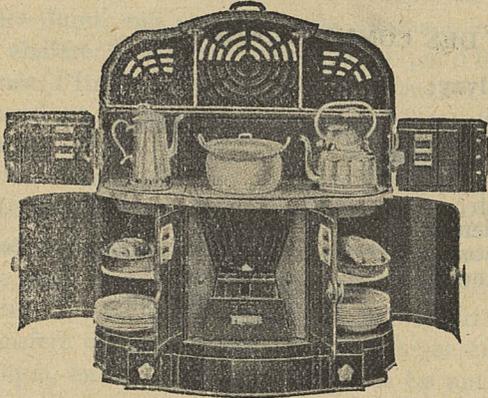
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands

Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires

Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs

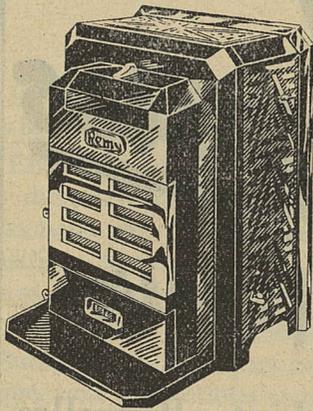


Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti
par des essais officiels aux
Laboratoires des Arts et Mé-
tiers à Paris

89 %

Ce rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour
leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

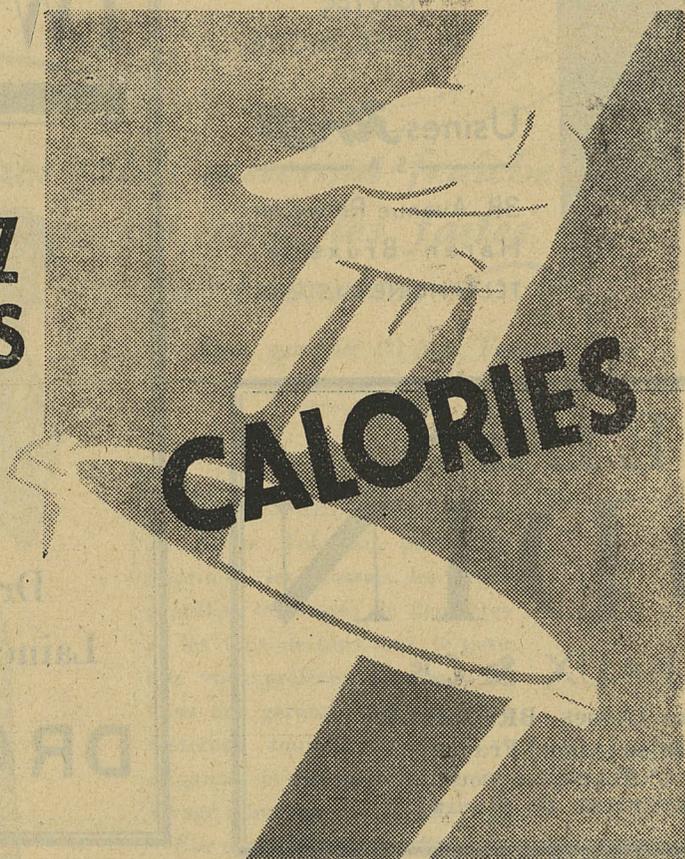
Poêles pour grands halls

Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.

POUR
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

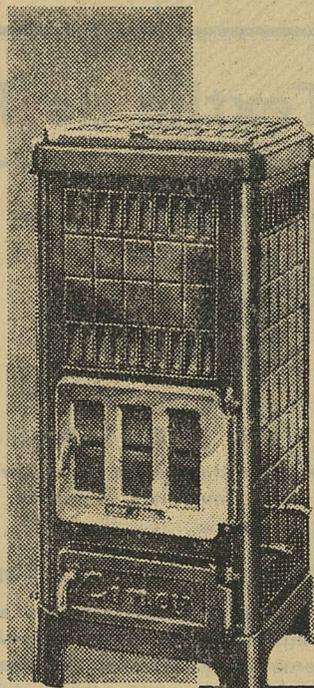
KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**NE JETEZ
PAS VOS**



CALORIES

**DANS LA POUBELLE:
confiez-les à un calo Ciney.**



Les cendres que produit un Ciney ont donné la totalité de leurs calories et vous ne jetez rien qui puisse encore chauffer, en utilisant pour votre appartement le calo Ciney, dont le système de récupération des gaz et l'enveloppe extérieure augmentent le rendement du combustible et la capacité de chauffe.

Le calo Ciney n'a pas été conçu pour brûler du charbon, mais pour en brûler le moins possible.

Coquet, propre et d'un fonctionnement régulier, voici un calo Ciney qui fera le confort de votre appartement.

Le catalogue général Ciney vous sera envoyé sur demande par Les Forges de Ciney, à Ciney.



**LES FORGES DE CINEY S
A**



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Krefft*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76.91

**POELES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranohée
Téléph. 156 20 (2 lignes)

ANVERS
18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT, Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes pour autels — Purificatoires — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes serviettes pour couverts et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS SPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.



Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moullés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Etoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurcettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus
pour Communautés

Filature de Laine Cardée Hauzeur-Gerard Fils VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

807

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, soleries,
moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles

Chèques Postaux 2256.39

Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

TISSAGE DE COTON La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 184.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
A pprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70

Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS

V Oode 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

TISSUS FILTRANTS HAUWEL

LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS

Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration

Tél. : 11.73.26

Direction et laboratoires : 39, rue Bosquet, BRUXELLES

Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.

WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kípdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile à l'emploi.

Comprocir a une odeur agréable et des qualités désinfectantes.

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME

STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912

Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines

Compte Ch. Pos. : n° 340.15

Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme COENE-GEETS, Malines

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes. — Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers. — Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto, de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Vilette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : PASQUIER-DESVIGNES, ET, FILS, de Saint-Lager.

Beujolais : CLOS DE LA DIME, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : DOMAINE DE MONTGIRAUD, Guillaume, de Blanquefort.

Champagne : JAUBERT ET Cie, Epernay.

Moscatel : PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie.

Malaga : GROSS HERMANOS, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de
l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

000 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

000 - EXTRA - GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulaiges se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction

MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : **BOULEVARD ÉMILE JACOMAIN, 50, BRUXELLES**

Téléphone 17.53.69

R. C. Bruxelles 8574

1720 - 1937

Depuis 220 ans

PAS DE BONNE CAVE
PAS DE BONS REPAS

Sans les grands Vins de **BOURGOGNE** des

Éts Liger-Belair & Fils

Propriétaires à **NUITS-St-GEORGES** et **VOSNE-ROMANEE**

Agent général : **A. KNAEPEN**

43, rue de l'Application, **AUDERGHEM** - T. 48.38.74

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, **BRUXELLES**

VINS FINS

Grande réserve de Vins de **BORDEAUX, BOURGOGNE**
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Fabrique de Fruits
confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
en Conservenfabriek

S. A.

N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPellen (Anvers-Antwerpen)

Télégr:

Jacobs-Beyers Kapellen

Tél. :

420,53 Kapellen

Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme

Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone :
324.70

C. Chèq. Post. :
295.297

Reg. du Commerce
1° Anvers 3032



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

Glycérines distillées, pharmaceutiques
Savons mous, Savons durs
Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99

Borgerhout-Anvers

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYSENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

EAU DE JAVEL
CRISTAUX DE SOUDE
SALINES
PRODUITS CHIMIQUES

MOVA

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS

Téléphone 46

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100% - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. : 283 Courtrai

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées

LES ATELIERS

G. De Weirt

40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES
Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. —
MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. —
POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et
TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES
de FANTAISIE et de RÉCLAME

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1895

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON
CHEZ...

"CHARPORT"

Chantier Charbonnier du Port
Pre Étienne-P. Soubre

31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES

Tél. 26.96.66

vous aurez la certitude d'avoir
du charbon de première qua-
lité à un prix intéressant.



LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualit. supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN OIRE

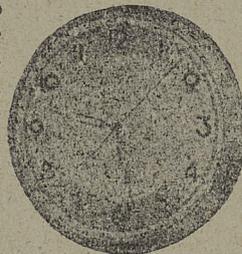
UNION CHARBONNIÈRE du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

L'horloge électrique
KIENZLE pour
pensionnats, cou-
vents, bureaux,
cours, **NE DOIT
JAMAIS ÊTRE
REMISE A
L'HEURE** car elle
donne toujours
l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE
électrique

précis
comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC
12, rue Vanderlinden BRUXELLES

RAFFINERIE
TIRLEMONTAISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS.

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807

Les Glaces de Sécurité spéciales
POUR
Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SEOURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles!

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvolaie;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvolaie;
- S. A. des Glaces d'Auvolaie, à Auvolaie;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.